

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'église au milieu des ruines
Le continent et la guerre
Le message de l'« Imitation »
Oraison funèbre des cheminées
Le doigt de pierre
Dialogue des augures
A la gloire de la fleur
Léon Mabille

Comte Gonzague de REYNOLD
Hilaire BELLOC
Jean CALVET
Alexandre MASSERON
G.-K. CHESTERTON
Henri MASSIS
Vicomte d'HENNEZEL
Georges LEGRAND

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Etudes carmélitaines », Mgr J. Schyr_ens.

La Semaine

Dans une méditation sur la paix, prononcée à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, le 2 avril dernier, le R. P. Padé, dominicain, s'est écrié :

La France est partagée en deux camps. Le camp de ceux qui parlent surtout de la sécurité, et le camp de ceux qui parlent surtout de la paix. On s'injecte des deux camps avec la dernière brutalité; les premiers sont prêts à considérer les autres comme des traîtres à la patrie, et ceux-ci leur répondent en les traitant de barbares. D'un camp à l'autre passent les soupçons, les calomnies, les plus odieuses insinuations. Les esprits sont en guerre déclarée.

Et voilà bien une des plus invraisemblables contradictions d'un temps fertile pourtant en contradictions étonnantes.

A quoi bon rêver de paix planétaire, de fraternité universelle dans un monde déchristianisé, dans une Europe qui connaît la Prusse hitlérienne et l'Italie fasciste? Et oui, tous les hommes sont frères dans le Christ et il est affreusement triste que le Don de Dieu soit plus méconnu que jamais. Mais s'il faut souhaiter ardemment que les âmes aillent ou retournent au Sauveur Jésus, si tout chrétien doit travailler de son mieux à l'*adventum regnum tuum* et à l'épanouissement de la charité, seule base possible d'une paix durable, il ne faut jamais oublier que dans l'adaptation des moyens à la fin, on risque de compromettre la cause même que l'on veut servir. Hélas! nous craignons fort que les apôtres français et belges de certaines chimères pacifico-humanitaires, ne favorisent directement le retour de cette guerre qu'ils abhorrent!

* * *

Les Pères dominicains de la *Vie intellectuelle* se sont lancés dans cette croisade pour la paix, avec des intentions excellentes — personne n'en doute, évidemment — mais avec un manque de mesure qui heurte notre bon sens belge. Si demain les catholiques français suivaient ces zélés apôtres, si, surtout, la France entière sentait comme eux, nul doute que la tentation serait grande pour l'état-major prussien d'une Allemagne hitlérienne d'avancer l'heure de la « prochaine », et pour Mussolini d'exploiter de son mieux une défense française énermée et une faiblesse patente.

Le dernier numéro de la *Vie intellectuelle* nous fait connaître les critiques de M. Edouard Jordan, professeur en Sorbonne, « père de famille admirable et défenseur qualifié de la famille », qui « s'avoue très inquiet des idées que je vois se répandre parmi les catholiques, et spécialement dans la jeunesse ». Il reproche à la *Vie intellectuelle*, en matière de pacifisme : « pas assez d'histoire », « une psychologie trop simple », des conclusions trop imprécises.

Critiques bien modérées, à notre humble avis. Chez nous, le pacifisme aboutit à ruiner le sentiment patriotique — il est devenu de bon ton, dans certains milieux de jeunesse, de lever les épaules au seul mot de « patrie » — et à répandre, au sujet des devoirs envers la collectivité à laquelle on appartient, les plus pernicieuses erreurs dans un temps où, chez le voisin qui nous

envahit en 1914, les sentiments nationalistes sont portés à un paroxysme et le recours à la force est exalté et ouvertement préparé.

Nous avons lu et relu avec soin la défense que présente la *Vie intellectuelle*. Que notre consœur veuille bien nous pardonner notre audace, mais les principes qu'elle énonce ne sont que d'évidentes généralités.

Que le sens de notre vie et sa fin doivent « commander les solutions de tous les problèmes particuliers » : mais aucun chrétien n'y contredira! Position doctrinale? Un bien grand mot pour une chose très simple : le disciple du Christ devrait toujours penser et agir comme tel... Dans une communauté de baptisés, l'idéal serait de ne connaître ni serrures, ni gendarmes... Mais, même quand l'Europe était chrétienne, on se battait parfois...

Sans doute, l'Europe a eu grand tort de ne pas écouter « les condamnations portées par Léon XIII contre la paix armée et la course aux armements », mais c'est faire fi de l'histoire que de ne pas préciser et de ne pas ajouter que la Prusse fut la grande responsable de cette course aux armements. « Les meilleurs d'entre nous ont fermé l'oreille à ces condamnations... », écrit la *Vie catholique*. Voilà où nous ne comprenons plus. Les catholiques étaient une minorité en France. Les partis de gauche étaient antimilitaristes et pacifistes. Sans la résistance des « meilleurs d'entre nous... » et en particulier des innombrables catholiques qui vouèrent leur vie au maintien des traditions militaires françaises, l'Allemagne prussifiée aurait attaqué plus tôt et la France eût été moins prête encore... Et Dieu sait si elle le fut peu déjà!

Elle a pourtant été écrite, la pitoyable histoire de cette politique française d'avant-guerre qui appela l'invasion allemande comme le gouffre appelle le torrent...

Pour arrêter une course aux armements autrement que par l'abdication et l'esclavage de certains des concurrents, il faut tout de même un accord unanime, voyons!

* * *

Nous sommes convaincus — écrit la Vie intellectuelle — que l'Allemagne est profondément pénétrée des doctrines de la force, qu'elle n'accepte pas l'humiliation de sa défaite, et qu'elle attend en frémissant le jour qui guérira les amputations qu'elle a subies. (Conviction moins certaine avant le triomphe de Hitler, ajoutons-nous, en nous réjouissant de cette heureuse influence de la révolution allemande sur la mentalité de notre consœur...)

Mais la question, l'unique question est de savoir si, malgré ces dispositions de notre voisin de l'Est et de l'autre voisin du Sud-Est, nous devons renoncer à tout espoir d'un état de paix et à tout effort pour l'instaurer.

Mais non, ce n'est pas là l'unique question! Ce n'est même pas une question du tout. Personne, aucun catholique, français ou belge, n'a jamais dit qu'il fallait renoncer ni à cet espoir ni à cet effort. Mais la question porte sur le comment? Et énerver la force française en ce moment, résultat certain de toute prédication

évangélico-pacifiste, ne peut que servir une nouvelle agression allemande.

Que la paix ait besoin de la force — ajoute la Vie intellectuelle — en attendant un meilleur âge, certes. Est-ce une raison pour ne pas désirer ce meilleur âge et tout faire pour hâter son avènement?

En maintenant provisoirement les mesures de prudence militaire et en souhaitant qu'elles puissent être réduites progressivement, simultanément et sous contrôle, il faut diriger tout notre effort vers des moyens de sécurité qui utilisent les plus puissantes forces humaines, celles de l'esprit, dans une organisation juridique de la paix internationale. Cette conception étant encore mal préparée dans les faits et peu accréditée dans le public, il faut laisser passer le temps et ménager la transition. Nous n'opposons pas les seules forces morales aux forces matérielles. Nous les conjuguons, mais en marquant fortement que nous n'attendons rien, pour l'avenir, que du progrès des premières et du déclin des secondes.

Voilà notre position. Nous sommes persuadés qu'elle est inattaquable en droit et en fait.

Aussi personne ne songe à contredire! Encore que l'adverbe « provisoirement » risque d'égarer les esprits en faisant croire que les mesures militaires sont à la veille de perdre leur efficacité alors que les jeunesses italienne et allemande persistent à « jouer » intensément au soldat! Donc il faut laisser passer le temps et ménager les transitions. Mais tout est dans la manière. Oui ou non peut-on être excellent catholique, aimer passionnément la paix, travailler de toutes ses forces à son établissement et être convaincu qu'une guerre prochaine est inévitable parce que cette guerre, la Prusse la veut et qu'on ne voit pas par quels moyens humains on la ferait changer de volonté? Allons plus loin. Est-ce anticatholique de penser que le meilleur moyen d'assurer la paix européenne serait une alliance franco-italo-anglaise en vue d'une guerre préventive destinée à détruire l'hégémonie prussienne en Allemagne? Vous voyez bien, Révérends Pères, que tout est dans la manière, et que, si l'accord sur les principes n'est pas difficile entre chrétiens, quelle opposition, pourtant, dans les applications suivant que l'on croit qu'un avenir prochain connaîtra « le progrès des forces morales et le déclin des forces matérielles » ou que l'on prévoit au contraire, tout autre chose...

« Etre fidèle — nous citons encore la Vie intellectuelle — à l'esprit, dont nous nous réclamons, ce n'est pas abdiquer toute clairvoyance c'est l'éclairer d'un rayon de charité qui lui confère tout son sens et toute sa force. L'aveuglement de la passion n'est pas une bonne condition de clairvoyance politique. Il atténue certains aspects importants, il en grossit d'autres. Il est pris d'impulsion redoutables. Aborder les faits avec nos principes il ne nous semble pas qu'il y ait méthode plus réaliste et plus capable d'heureux résultats. »

Evidemment, évidemment, et on peut continuer ainsi à l'infini quand on a la plume facile. Mais à quoi riment ces considérations assez naïves? Y a-t-il, en 1933, des Français, des catholiques français impérialistes et militaristes? Le danger pour l'Europe est-il de voir la France envahir ses voisins pour s'assurer de nouvelles conquêtes? Est-ce la sécurité française qui est menacée ou la France menace-t-elle la sécurité des autres? Alors, où donc règne l'aveuglement de la passion? S'il y a un aveuglement dangereux en France, n'est-ce pas celui qui refuse de voir la violence de certaines passions antifrancaises...

* * *

La *Vie intellectuelle* reconnaît qu'elle n'a pas de conclusions, mais ajoute : vous n'en avez pas davantage.

« Notre seule ambition est de créer un état d'esprit qui rende la solution plus aisée. C'est déjà un grand gain si l'on amène les esprits à envisager la question avec plus de charité et de justice. »

D'accord, mais à une condition, c'est que pour arriver à cela on ne déclenche pas l'espèce de guerre civile dénoncée par le P. Padé, et qui, pour amener les Français à être plus charitables et plus justes envers une Allemagne qui ne pense qu'à recommencer

l'aventure de 1914, fait se battre entre eux, et avec quelle violence, des Français qui n'auront pas trop de toutes leurs forces conjuguées pour repousser demain la nouvelle agression...

Et voilà bien le point faible de la « position doctrinale » des Pères Dominicains de la *Vie intellectuelle*. Si, tout de même, EN FAIT, et malgré des intentions excellentes, leur prédication idéaliste n'aboutit qu'à déforcer la résistance française et, loin d'éloigner la catastrophe redoutée, à la précipiter, cette prédication de principes évidents n'aura été qu'une erreur mortelle. Elle aura provoqué dans le particulier concret, l'opposé de vérités abstraites générales maladroitement et inopportunément préchées.

Une remarque pour finir. Le plaidoyer de la *Vie intellectuelle* ramène à très, très peu de chose le fond de son agitation pacifiste. Le triomphe de Hitler et la disparition, pour longtemps, de toute velléité pacifiste allemande ont, de toute évidence, fortement influencé ce plaidoyer *ad minima*. Tant mieux! A quelque chose malheur est bon...

Et voilà, malgré les prédictions optimistes de maint expert et de plus d'une compétence, le dollar par terre, et sérieusement cette fois. A quelles fins? Pour répondre à cette question, être technicien ou professeur d'économie politique ne suffit pas. Ah! ces chers professeurs... L'un d'eux n'écrivait-il pas le 15 avril (1) dans la *Revue générale* :

Quant au dollar, M. Roosevelt a donc décidé qu'il y avait lieu de le maintenir non dévalué. Pour garantir son intégrité, il a demandé et obtenu des pouvoirs dictatoriaux, qui lui permettront de réaliser 750 millions de dollars à l'économie budgétaire. Compression ou inflation : c'est dans tous les pays que le dilemme se pose.

On a estimé aux Etats-Unis que les sacrifices inséparables du maintien du dollar au pair, devaient être moindres que ceux à résulter de la dépréciation monétaire. Si celle-ci était survenue, il est probable que les produits agricoles auraient haussé aux Etats-Unis; les agriculteurs seraient redevenus solvables, et les banques seraient rentrées dans leurs avances. Mais ces réactions n'étaient pas certaines; et vu les conséquences qu'aurait eues la chute du dollar, on doit se féliciter du parti auquel s'est arrêté le président Roosevelt. Il a épargné au monde une nouvelle secousse.

Mais sa tâche est loin d'être finie. Il a dompté la crise monétaire et ramené le calme. (...)

Il était difficile de se tromper davantage.

Pour connaître le secret du dollar, il faudrait savoir les dessous de la politique américaine, de la lutte que se livrent tel et tel roi de la finance, etc. La faillite d'une monnaie est une spoliation, comme toute faillite. Les porteurs de dollars, les épargnants américains, surtout les créanciers hypothécaires sont lésés. L'avenir dira si le sacrifice qui leur est imposé profitera à l'ensemble de la nation américaine, comme il nous révélera les résultats du duel livre-dollar. Constatons que le primat de la Haute Finance s'affirme une fois de plus et que le Peuple souverain est plus ignorant que jamais de destinées dont il est censé être le maître...

Personne ne contestera au baron Beyens une connaissance approfondie de l'Allemagne et de l'Europe. D'une conférence faite à Bruxelles dernièrement, et dont la *Revue générale* publie le texte, nous détachons ces extraits :

Ce dont il faut nous persuader, c'est que tous les partis politiques, les nationalistes et les social-démocrates, les catholiques et les nazis, sont unis comme les doigts de la main pour revendiquer les territoires et les colonies perdus, pour détruire le « diktat » de Versailles et pour s'armer jusqu'aux dents, en attendant l'heure de la revanche. Les voix pacifistes ne sont que des voix isolées, sans retentissement et sans écho dans la masse allemande. Ne croyez pas que je sois trop pessimiste.

Avis à ceux qui, hier encore, ne craignaient pas de nous affirmer — et de nous reprocher, s. v. pl. ! — qu'il y avait plus de voix pacifistes en Allemagne qu'en France et en Belgique...

Ne négligeons, — demande l'éminent diplomate — ni la construction des défenses matérielles qui barreraient l'accès de notre territoire ni l'instruction militaire de ses futurs défenseurs, quelque durs que soient en ce temps de dépression financière les sacrifices qu'exige notre armement national. Fermons l'oreille aux voix décevantes qui nous chantent avant l'heure l'hymne de la réconciliation et de la paix. La réconciliation est le beau rêve de l'avenir, mais jusqu'à présent nous sommes seuls à le former. La paix réelle, la paix durable, est le but qu'il faut toujours avoir devant les yeux. Mais ce but, il ne dépend pas de nous, il dépend des Allemands, qu'il soit un jour atteint. Il s'agit pour nous de gagner du temps, tant que durera la menace suspendue sur nos têtes, de tenir, l'arme au pied, jusqu'à ce que la paix soit devenue, au lieu d'un mythe, une réalité, comme nos soldats ont tenu dans les tranchées de l'Yser.

Et le baron Beyens termine par appeler de tous ses vœux l'entente franco-italienne, la plus impérieuse exigence, en ce moment, d'une paix européenne.

Ah! si l'Italie et la France s'entendaient pour s'opposer de concert à toute tentative de détruire la paix et de jeter de nouveau l'Europe dans les aventures de la force, qu'advierait-il? Soyez sûr qu'aucun puissance n'osait rien entreprendre contre l'entente de ces deux grandes nations, auxquelles se joindrait probablement l'Angleterre.

Si un rapprochement franco-italien venait à s'opérer, combien plus facile serait un désarmement progressif et général, auquel aucune nation, ne se sentant plus menacée, ne pourrait se soustraire. Le désarmement, cette toile de Pénélope, tant de fois mise et remise sur le métier des conférences, deviendrait enfin une réalité et le monde pourrait s'occuper librement de penser les plaies économiques, que l'instabilité de l'heure présente ne fait qu'envenimer.

Nous sommes particulièrement heureux d'entendre une voix autorisée prôner ce que nous n'avons cessé de défendre ici :

M. François Le Grix, directeur de la Revue hebdomadaire, s'en fut passer « Vingt jours chez Hitler ». Que penser de ce dernier? L'avenir seul le dira. D'aucuns prétendent qu'il n'est qu'un bouchon sur une marée, un polichinelle dont d'autres (le fils du maréchal Hindenburg, Hugenberg, von Papen,...) tirent les ficelles. Des bruits semblables ont eu cours sur Mussolini au lendemain de la Marche sur Rome. Sont-ils plus fondés cette fois?

Citons M. Le Grix :

Deux versions, deux légendes, naturellement; et qui courent aussi bien parmi ses partisans que parmi ses détracteurs. Selon les uns, il n'est qu'un mannequin, un drapeau, un symbole, qu'agitent de plus puissants ou de plus avisés que lui; un assez pauvre homme à la vérité, une cervelle de peu de poids; mais un instrument, un magnétiseur, ou, si l'on préfère, un médium, à qui l'on fait rendre des oracles et qui dispose sur les foules d'un pouvoir miraculeux. Selon les autres, une personnalité puissante, faite non seulement d'énergie, de dynamisme, mais aussi d'intelligence, de sens du choix, de la mesure, de la haute politique. Ce que je vois, ce que je devine et pressens me ferait pencher pour la seconde hypothèse. Réfléchissons. Cet homme, paraît-il, du temps qu'il était peintre en bâtiments, à Munich, disait déjà dans les brasseries, en vidant des bocks : « Quand je serai maître de l'Allemagne!... » L'avoir dit et l'être devenu, est-ce le fait d'un médiocre? Ajoutez ceci : trois années de prison après le putsch de Munich, en 1923, pour le promoteur du mouvement. Ludendorff, qui avait pensé confisquer à son profit le mouvement, n'est sorti de geôle que pour tomber dans l'oubli. D'autres camarades sont restés en liberté, ont continué la propagande, se sont fait dire au Reichstag. L'absent qui n'a pas eu tort, en de telles circonstances, est-il un homme ordinaire? Il sort de prison, trouve ses amis installés aux bonnes places, et reprend tout naturellement la première. Il a eu, il a encore des lieutenants plus cultivés, plus savants, ou plus prestigieux que lui : Strasser, qui l'a quitté et pouvait donner au parti, au lieu de formules creuses, une doctrine; ce Goering, dont la tumultueuse et un peu encombrante personnalité s'aurole d'un légendaire passé de guerre et de gloire; qui, après avoir promené par tous les ciels d'Allemagne, après une paix qu'il répudiait, son escadrille révoltée, s'en fut incendier à Koenigsberg, qui s'alla former pendant quatre ans, en Italie, à l'école du fascisme, et qui de Mussolini a étudié et surpris les secrets, possède le masque, la carrure, le geste, l'autorité, l'emprise sur la foule.

Quand il passe en coup de vent dans les rues de Berlin dans sa torpédo étincelante de nichels, la foule s'ameute. Eh bien, entouré de ces hommes, Hitler silencieux, est posé, circonspect, demeuré le premier; celui qu'on écoute, qui tranche, paraît-il, entre ses lieutenants quand ils se disputent ou s'insurgent. Difficile, encore une fois, de croire que ce soit le fait d'un mannequin.

J'avais cru, de loin, qu'il travaillait pour le compte de quelqu'un ou de quelque chose; pour la monarchie par exemple. Me voici dérompé. Qu'on m'aïlle prétendre ce qu'on voudra, je n'en démordrai point : il ne travaille que pour lui-même parce qu'il se croit l'Allemagne. Et c'est le caractère absolu de cette foi qui lui donne en effet l'Allemagne, la précipite dans ses bras.

Jusqu'où montera-t-il? Où consentira-t-il, — sera-t-il contraint — de s'arrêter pour n'être point précipité? C'est sans doute ce que sa r verie demande aux astres quand son regard soudain se perd. Mais n'allez point faire de cet homme un rêveur. Je crois qu'il a le génie de l'opportunité. Ce sont ses faux pas de l'année dernière qui l'ont mené où il est.

La Liberté! On en reparle encore, figurez-vous. On prétend qu'elle n'existe plus en Italie et que l'Allemagne vient également de la supprimer. On n'oublie qu'une chose... et c'est de la définir...

Comme si La Liberté existait en France! Comme si elle existait chez nous...

Ecoutez donc M. Guglielmo Ferrero dans le dernier numéro de l'Illustration :

On aime à répéter que l'ère de la liberté est finie. Elle ne fait que commencer; nous n'avons vu, pendant le XIX^e siècle, que les premières lueurs de son aurore. Et en défendant la liberté ces peuples défendront ainsi les biens que les monarchies sauvèrent il y a plus d'un siècle.

Pour l'Occident qui veut vivre libre, la révolution de l'Allemagne est une grosse perte. C'est un grand malheur que le monde germanique au lieu de défendre les trésors les plus précieux du XIX^e siècle qu'il a contribué à accumuler, ait rejoint les peuples qui voudraient les piller et les disperser au nom d'une confuse révolution que personne ne saurait définir. Mais, même sans le monde germanique, ces trésors seront sauvés. Les peuples qui les défendent ont tout : la force, la richesse, la culture, des gouvernements légitimes qui sont au service d'une conception humaine de la vie. C'est la supériorité décisive, plus importante encore que la supériorité de la force et de la richesse.

Que dites-vous de cet historien-prophète? La Liberté n'est qu'un mythe. Il n'y a que des libertés, et l'Allemagne comme l'Italie en ont supprimées de bien précieuses parce que, il ne faut pas oublier de le souligner, La Liberté avait conduit à pas mal de licences fort nuisibles.

En fait, La Liberté est devenu par la démocratie politique — tout le monde censé décider également de tout — le pire des esclavages, la plus effroyable des servitudes. Cette Liberté-là est mortifère. Ce n'est pas sa mort que nous regrettons dans la révolution naziste, mais que cette mort serve à renforcer une prussification militariste antieuropéenne. La santé est un bien en soi. Ce n'est pas le méconnaître et ce n'est pas être illogique que de ne pas souhaiter la santé à un criminel qui, malade, est incapable de nuire, mais qui, en bonne santé, abusera certainement de ses forces...

M. Herbert Speyer, professeur à l'Université de Bruxelles, nous donne, dans le Flambeau, des doléances semblables :

On voit donc aujourd'hui, pour la première fois depuis près d'un siècle, un peuple cultivé, chez lequel il n'y a plus d'illettrés, dont l'apport à la civilisation a été magnifique dans le domaine des sciences, des arts, des lettres, de la pensée religieuse et philosophique et qui a aussi su donner à son développement matériel un admirable essor, abandonner volontairement la liberté qu'il avait finie par conquérir et retomber au rang des peuples de seconde zone qui s'inclinent devant un dictateur.

Comme ils doivent être perdus les esprits formés aux disciplines

d'outre-Rhin, les admirateurs des méthodes allemandes, les fervents de la science allemande! Quelle débacle que cette abdication de tout un peuple!

L'Italie, passe encore! Mais l'Allemagne, l'Idéal des vrais enfants du siècle, le triomphe de la civilisation...

* * *

Une note de M. Speyer vaut d'être soulignée :

Faute de place, il nous a été impossible de traiter, en cet article, la question (si intéressante pourtant) du fédéralisme allemand.

Bornons-nous à constater que l'unification de l'Allemagne, qui avait déjà été renforcée en 1918, a été rendue plus complète encore par la victoire hitlérienne.

Ce résultat n'étonnera pas les observateurs clairvoyants, qui sont convaincus depuis longtemps que la disparition politique des dix-sept familles régnantes devait nécessairement tendre au renforcement des tendances centripètes dans le Reich, parce que le particularisme allemand a toujours été d'essence dynastique.

Or, les grands primaires qui refirent la carte de l'Europe après la guerre croyaient dur comme fer que la Démocratie et la République, c'est la paix! Inconsciemment, mais non pas sans encourir de lourdes responsabilités, on travailla à détruire le particularisme allemand, et donc, en fin de compte, à renforcer l'hégémonie prussienne sur des Allemagnes unifiées.

* * *

M. Speyer parle aussi de l'antisémitisme hitlérien. Autant que lui nous réprouvons les atrocités antijuives, mais de là à écrire :

Il faut bien reconnaître qu'attribuer à 564.000 juifs une influence dominante dans la vie d'un peuple de 65 millions d'habitants, c'est dépasser les limites de la crédulité publique, c'est pousser vraiment à l'extrême ce que l'on a appelé, non sans raison, « le socialisme des imbéciles ».

Mais non, mais non! Une infime minorité quantitative peut avoir une influence qualitative dominante. On a cité le pourcentage des avocats et des docteurs juifs à Berlin et ces chiffres laissent quelque peu rêver...

Einstein enseignera donc désormais à Paris. Nous y applaudissons. Mais comme dit très justement M. Gaxotte dans *Je suis partout*, n'oublions pas l'apologue de la paille et de la poutre :

Voici donc M. Einstein installé au Collège de France, alors que M. Branly a été écarté de la Sorbonne. Le premier ne peut plus enseigner à l'Université de Berlin parce qu'il est juif; le second n'est pas resté à l'Université de Paris parce qu'il est catholique. M. de Montze s'est donné les gants de réparer l'intolérance d'Hitler, mais il n'a rien fait pour corriger le sectarisme de ses amis politiques. Ainsi va le monde, et ce n'est pas d'hier que date l'apologue de la paille et de la poutre.

Pourquoi vous êtes-vous fait catholique? Et nous entendimes un jour G. K. Chesterton, l'illustre converti anglais, répondre finement : « Parce qu'il n'est plus possible de rire dans le protestantisme. »

Cette remarque très profonde nous fut remise en mémoire en lisant le bel article du comte Robert d'Harcourt, dans la *Vie intellectuelle* sur : « La trahison de la joie », un mot de Max Scheler.

Il y a en effet une carte de la Joie qu'il serait facile de dresser dans le monde, mais dont nous ne voulons aujourd'hui étudier les contours qu'en Allemagne. Cette carte, on constaterait sans peine que ses articulations intérieures épousent presque mathématiquement les lignes de partage confessionnelles. Les taches claires, c'est-à-dire les régions dans lesquelles la joie atteint son maximum de densité, sont les pays rselés catholiques. Les taches sombres sont les contrées

gagnées au protestantisme. Les généralisations sommaires son presque toujours sujettes à caution. Celle-ci toutefois soutient l'examen. Elle ne sera contredite, pensons-nous, par aucun des voyageurs qui ont traversé l'Allemagne. Il suffit d'avoir des sens ouverts, il suffit d'enregistrer correctement, pour percevoir la différence — aussi frappante que l'air qu'on respire — dans la qualité du climat intellectuel et moral entre les pays rhénans et le Brandebourg, ou entre Munich et Koenigsberg.

La cause profonde de la différence d'épanouissement dans le visage moral des diverses régions d'Allemagne, ce n'est point dans la latitude qu'il faut la chercher, mais au plus profond de l'homme et dans son ressort le plus intime : l'espérance religieuse. La meilleure preuve en est dans la juxtaposition, parfois à quelques kilomètres d'éloignement de deux pays à physionomie psychologique entièrement différente. La remarque vaut particulièrement pour des régions comme la Bavière (on pourrait en dire autant de la Suisse cantonale) où le morcellement, la marquerie des confessions est particulièrement accusée. Une demi-heure de route à pied rend au voyageur qui passe de la terre catholique à la terre luthérienne l'assombrissement de l'atmosphère sensible, palpable si l'on peut dire. Le ciel n'a pas changé au-dessus des têtes, il a changé dans les cœurs.

Le contraste, ainsi qu'il est naturel, est plus marqué encore, plus massif, entre les grandes régions catholiques de l'Ouest et du Sud et les mornes plaines du Brandebourg et des Marches de l'Est. Tout dit ici l'exil de la joie. Plus de rafraîchissement pour le regard, plus un accent de gaieté et de lumière. Disparues les plaisantes toilettes bigarrées, les taches vives et crues des chapeaux des femmes, les belles vestes brodées et chamarrées des hommes, toutes les richesses exhibées le dimanche pour honorer Dieu et aussi pour faire admirer de beaux atours et attester la plénitude des armoires de famille. Le protestant du Nord ne connaît pour les grands jours que le noir austère boutonné jusqu'au menton. Il confond solennité et pompes funèbres. Disparus les signes de la foi et de l'espoir aux carrefours et le long des routes : les Christs aux croisées des chemins, les images de la Vierge et des saints, les naïfs oratoires ingénueusement et — ingénument — logés dans les troncs d'arbres, la petite chapelle de la forêt dont les rudes planches de sapin portent de touchantes suppliques gravées de la pointe du couteau au-dessous de cœurs entrelacés.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Banneux confirme-t-il Beauraing ?

Pour en juger lisez

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^{es} mille

« L'original pasteur de Bétaumont joint, on le sait, une foi très éclairée à la malice la plus aigüe, un savoureux dosage mêle ici l'âme à l'autre, et l'on ne saurait enseigner avec plus de charme ». (Le R. P. de Parvillez dans les *Études*).

Le curé Pecquet à Beauraing est un vrai chef-d'œuvre (*Hooger Leven*)

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

L'église au milieu des ruines

Histoire et similitude

De ce qui fut un château, de ce qui fut une ville, il ne subsiste plus que masures et ruines, plus que des pans de mur et des racines de tour, plus que des pierres éparses, au loin, dans l'herbe sèche, plus que des cailloux mêlés aux galets du torrent, plus que de la poussière, lourde au souffle du vent.

De ce qui fut un château, de ce qui fut une ville, rien n'est demeuré debout, fors une église.

* * *

Et pourtant, un abîme n'a jamais fendu cette terre pour engloutir, fors l'église, ville et château. Jamais les grandes eaux n'ont recouvert cette montagne, jamais cette montagne n'a vomie la cendre et le feu. Jamais, dans ce château, dans cette ville dont il ne reste que l'église, ne fut commis de crime assez abominable devant la face de Dieu, pour faire tomber la foudre du ciel. Ces masures, ces ruines, ces débris n'ont pas de légende, ils n'ont qu'une histoire.

Ce n'est pas une histoire héroïque, ce n'est pas une histoire très ancienne, ni une invasion de barbares, avec ses massacres et ses incendies, ni un siège, avec ses canons de bronze, sa tranchée qui, lentement, jour après jour, se rapproche des murs. Un conflit de féodaux, une querelle de montagnards, un bruit qui n'a pas eu d'écho. Une page dans la chronique de cette longue vallée : il n'y a plus guère, pour la déchiffrer, que des érudits.

Mais cette histoire est le proverbe de l'homme qui propose et de la Providence qui dispose. Ambition qui ne s'est point réalisée, effort qui ne s'est point soutenu. Une œuvre qui n'a point duré. L'accident imprévu. La ruine. La mort. La destin, selon l'ordre et la nature, des vastes empires comme celui de nos petites vies, à chacun de nous.

Voilà ce qu'attestent, ces masures, ces ruines, ces débris ; voilà pourquoi de ce qui fut un château, de ce qui fut une ville, rien n'est demeuré debout, fors une église.

* * *

Vers la fin du moyen âge, à l'époque où, en France, les Valois succédaient aux Capétiens, où déjà s'inaugurait, en Italie, la Renaissance ; au temps où les bourgeois s'enrichissaient, cependant que s'endettaient les seigneurs ; en ces années où, par les Allemagnes, commençait de se répandre le nom de Suisses, qui venaient de prendre dans le piège du Morgarten le duc d'Autriche, Léopold, aux plumes de pion sur son casque doré ; au déclin de l'âge féodal, le château et la ville furent construits, à l'orée de la grande vallée, sur ce contrefort de granit qui commande le fleuve.

De ce contrefort, chargé maintenant de masures et de ruines, on voit toute la longue vallée, jusques aux glaciers qui la ferment à l'Orient, aux glaciers où le fleuve prend sa source. Et, au milieu de la longue vallée, là où elle s'élargit au soleil, entre les parois de montagnes, comme pour mieux respirer avant de monter vers le

Nord, on voit se dresser le château, la cathédrale et la cité du prince-évêque.

Jadis, on ne sait plus quand, — c'était peut-être avant les hommes, — des éboulements, tels il s'en produit encore dans ces montagnes aux pentes abruptes, ont formé, en ce milieu de la longue vallée, ces deux collines. Deux collines pointues qui, de loin, ressemblent à une mitre. Sur l'une, l'évêque avait son château, crénelé à la mode italienne ; sur l'autre, sa cathédrale, clocher roman, vaisseau gothique. Au pied de ces deux collines, à l'abri de la cathédrale et du château, la ville avait poussé peu à peu ses maisons. Petits gentilshommes, marchands, artisans, vigneron, serfs affranchis, et même, dans une ruelle malodorante, quelques changeurs lombards et quelques prêteurs juifs, en secret usuriers.

La protection de l'évêque avait attiré tous ces faibles. Ils savaient qu'il fait bon vivre sous la crosse. Et puis, ce milieu de la longue vallée, cette plaine au soleil, ces deux collines protectrices, ce fleuve, n'était-ce pas une table d'attente, toute préparée à se meubler d'une ville, d'un marché, d'un relais pour le trafic entre le Midi et le Nord, entre l'Italie et les Allemagnes ? Destin propice de cette vallée intermédiaire, d'être long corridor entre la porte du Midi et la porte du Nord, un passage entre l'Italie et les Allemagnes. Une voie romaine, toujours entretenue depuis des siècles, d'un bout à l'autre de la longue vallée suivait le fleuve. Le fleuve jusqu'alors torrent, s'élargit, se calme, devient navigable. En ces temps prospères, on le voyait porter sur ses eaux crayennes des barques larges et plates, chargées de troncs équarris, de planches fraîchement sciées d'où suintait la sève, de barils frottés de résine à l'intérieur pour mieux conserver le vin, de gibier abattu dans les montagnes, chevreaux et chamois, avec du sang dans le poil, de fromages ou de fruits. Toutes ces marchandises descendaient le fleuve, de la ville, jusqu'à la sortie des montagnes, jusques au lac, vaste déjà comme une mer. Cependant, sur l'ancienne voie impériale passaient et se croisaient des convois, mulets à sonnettes ou chevaux à grelots, des chars, des troupeaux, des paysans et des paysannes remontant de la moisson, des vigneron et des vendangeuses redescendant de la vigne, des bourgeois en promenade et des pèlerins aussi, qui se rendaient à Rome ou qui en revenaient, avec la bénédiction du Pape et des reliques. Et la ville ouvrait ses deux portes : *pax intrantibus, salus exeuntibus*, à ces pèlerins, à ces étrangers, à ces passants. Et l'enceinte de la ville s'étendait de la montagne au fleuve, enserrant des jardins, des vergers, des vignes, des châtaigneraies, des bouquets de pins au tronc rosé. Sur tout ce petit monde en mouvement, sur toute cette vie affairée de fourmis ou d'abeilles, sur cette ville, sur cette route et sur ce fleuve, sur ces deux collines, portant l'une le château du prince-évêque et l'autre sa cathédrale, s'escrpaient les hautes chaînes bleues, éclaboussées de neige, s'élevaient les placiers, d'argent le matin et d'or le soir, s'étendaient l'azur ou les grands nuages, resplendissait la lumière du soleil et descendait la paix de Dieu.

* * *

Car c'était enfin la paix dans cette longue vallée. Longue étroite, longtemps pleine de factions et de conjurations, longtemps bruyante de querelles et de guerres. Mais, ce soir, elle n'était pleine que de soleil, ce soleil d'automne qui mûrit les raisins; elle n'était bruyante que de travail, de cloches et de chants. Enfin, il était tranquille, ce peuple, difficile à gouverner, de hobereaux orgueilleux et rivaux, de bourgeois malveillants et procéduriers, de paysans têtus, de vigneronniers moqueurs, de montagnards violents, de pâtres encore barbares. Sur ce peuple, toujours divisé, sauf quand il s'unissait contre son prince, l'évêque régnait avec sagesse, prudence et dignité. Il avait traversé des temps difficiles où il avait dû se servir du glaive plus souvent que de la crosse. Maintenant il jouissait de la paix que dégage le sommeil des passions fatiguées. De son château crénelé à la mode italienne, ce vieux prélat, à qui le Saint-Siège venait de concéder le pallium, ce vieux prince, pacifique et serein comme le soir, contemplait toute la longue vallée.

De nulle part il ne voyait un ennemi surgir. Il rendait grâce à Dieu et reprenait son bréviaire pour y lire que désormais il n'aurait plus à craindre la peur nocturne, ni la flèche volante à travers le jour, l'intrigue s'ourdissant dans les ténèbres, ni le démon de Midi.

* * *

Or, en ce même soir, en ce même instant fugitif de confiance et de sécurité, là-bas, en aval, à l'orée de la longue vallée, sur ce contrefort qui surplombe le fleuve, il y a des hommes.

Et l'un de ces hommes regarde, avec des yeux jaloux, le château, la cathédrale et la cité du prince-évêque; l'un de ces hommes songe, avec un cœur hostile, au prince-évêque.

Un rival. Lui aussi, prince dans les montagnes, comte souverain de ces Alpes dont les sommets dépassent les bastions de préalpes qui dominent et défendent, à l'Orient, la longue vallée.

La nativité de l'évêque est de la vallée. La race du comte est du rocher. Ce rocher, qui porte encore une tour en ruine, surplombe un haut plateau où sifflent tous les vents. Même en été, la neige demeure incrustée dans les creux d'ombre. Pas de route: un sentier entre les éboulis. Quelques bergers aux mains noires gardent leurs chèvres qui broutent l'herbe rare. Village de cabanes: murs de pierres sèches, toitures d'ardoises cassées, église au clocher de granit. Telle fut l'aire de cette race, l'aire d'où elle prit, peu à peu son essor, pour planer, en cercles concentriques, autour de ce plateau stérile et de ce rocher natal; pour planer, en cercles toujours plus larges, au-dessus des sommets, des vallées et des plaines, attendant l'occasion de s'abattre sur une proie. Ne porte-t-elle point dans ses ailes, cette race, une aigle essorée, de sable sur champ d'or?

A l'origine, petits dynastes, tout proches du chasseur, du contrebandier et du brigand. Des aigleaux, pas encore des aigles. Mais ils avaient, ces rapaces, un regard qui portait loin, de l'audace et de la prudence, de la patience et de l'ambition. Ils avaient compris qu'ils resteraient de maigres sires tant qu'ils ne parviendraient point à descendre de leur plateau, à sortir de leurs montagnes. Pendant des siècles, ils s'y efforcèrent. En guerre comme en paix, par alliances ou conquêtes, par achats ou contrats, par usurpations ou par héritages, ils étendirent leurs domaines autour de leur aire, ajoutant sans cesse des alpages aux rochers, des vallées aux vallons, des villages aux hameaux, des bourgs aux villages, des villes aux bourgs. Ils servaient les plus forts, les trahissaient au besoin; d'abord Guelfes, puis Gibelins, et de nouveau Guelfes, et de nouveau Gibelins. Ils savaient profiter de toutes les circonstances, se faire une force de leur faiblesse, utiliser leurs échecs et leurs erreurs. Ils s'élevèrent ainsi: de petits seigneurs, grands barons; de grands barons, comtes souverains, en attendant la

couronne ducal. Et aussi les autres, car un cœur noblement ambitieux cherche le difficile, place très haut et très loin son but. « Tu ne l'atteindras point toi-même, mais tu le désigneras en mourant à ton fils, à ton héritier; celui-ci, avec ton arc, pourra viser de plus près que toi. »

* * *

C'est ainsi que, de son père, le comte avait hérité des domaines qui déjà s'étendaient au delà des montagnes jusques aux rives du lac, jusques à l'embouchure du fleuve. Mais ce n'étaient qu'amorce. Il s'agissait maintenant d'aller plus loin: remonter le fleuve, entrer dans la longue vallée, enlever à l'évêque et à sa ville le trafic entre l'Italie et les Allemagnes, entre le Nord et le Midi. Alors ce ne serait plus la puissance, toute seule avec son épée: ce serait enfin la puissance avec la richesse. Après, on pourrait songer à s'asseoir sur les coteaux de Bourgogne où à s'étendre sur les plaines de Lombardie. « Mais, se disait le comte, ce sera besogne pour mon fils. »

En attendant, le comte venait de faire besogne à lui. Il venait d'acquiescer ce point d'appui, ce contrefort de granit qui commande le fleuve, et la montagne abrupte au-dessus, et les vignes au-dessous. Il venait ainsi d'enrichir, mais à son profit, toute une commune de paysans libres, alpicoles établis au fond d'un vallon latéral, où l'on ne pénétrait que par un sentier à mulet. Il tenait dans ses mains l'acte de vente, rédigé en latin par ses notaires, parchemin bien roulé, d'où pendaient en cliquetant des sceaux. Il l'avait signé et paraphé: l'ammann de la commune, ne sachant pas écrire, avait mis une croix.

Car, sur ce contrefort de granit qui commande le fleuve et d'où l'on voit toute la longue vallée, — d'où l'on voit, au milieu de la longue vallée, le château, la cathédrale et la ville du prince-évêque, — le comte a projeté, décidé, ordonné de construire un château, une église, une ville.

* * *

Entreprise hardie, préparée en secret, exécutée tout de suite. Son bruit vint réveiller, le lendemain, le prince-évêque et sa bonne ville. Le prince-évêque était trop vieux, trop désabusé pour entrer tout de suite en guerre, comme sa ville et son peuple irrité l'auraient voulu. Il manda ses légistes. Ceux-ci n'éprouvèrent aucune peine à exhumer d'anciens droits épiscopaux sur le domaine acquis à prix d'or par le comte. Au nom de ces droits poudreux, le prince-évêque entreprit sa défense: évêque, il entama contre son rival un procès canonique en cour de Rome; comme prince, il soumit le différend à l'arbitrage de l'empereur.

Durant que s'instruisait cette affaire, plus longue encore que la longue vallée, le comte poussait à l'œuvre ses architectes, ses maçons et ses charpentiers. Lorsque l'empereur désigna ses conseillers et le pape ses juges, les fondations étaient déjà creusées. Lorsqu'il y eut tentative de conciliation, les murs sortaient de terre. Lorsque la tentative échoua, ils étaient à mi-hauteur; lorsque le pape daigna prononcer son jugement et l'empereur son arbitrage, il ne manquait plus que les tuiles.

Le pape et l'empereur s'étaient pour cette fois entendus. L'arbitrage et le jugement portait: primo, que le comte avait acquis légalement son domaine et qu'il avait le droit d'y construire; secundo, que, toutefois, cette acquisition faisait de lui un vassal du prince-évêque, et par conséquent il devait à celui-ci prêter hommage; tertio, que le comte payerait à l'évêque un tribut; quarto, qu'il serait autorisé à tenir marché, mais non foire; quinto, qu'il s'engagerait à n'entraver de nulle façon le trafic, ni sur la route, ni sur le fleuve; sexto, que l'évêque, en cas de guerre, pourrait tenir garnison trois mois durant dans le château,

et ce aux frais du comte; septimo, que le comte, comme vassal, fournirait à l'évêque, sur injonction d'icelui, un contingent tout équipé de vingt hommes de pied et de deux cavaliers; octavo et ultimo, qu' l'évêque, au cours de ses visites et de ses tournées pastorales, aurait droit de loger trois jours durant dans le château du comte, avec suite, escorte, chevaux et chiens.

* * *

Le comte avait appris de ses aïeux l'art d'avancer pas à pas et celui d'attendre. Il accepta le jugement et l'arbitrage : « J'ai mis le pied entre la porte et le mur, et ne le retirerai mie », disait-il à ses familiers. Il gardait son rocher et tout ce qu'il avait fait construire dessus. Le prince-évêque, de son côté, pensait : « J'ai fait reconnaître mes droits de suzerain et j'aurai la paix ». Puis, comme il se sentait encore plus âgé, encore plus las, il mourut.

* * *

Toute une décennie s'était écoulée entre l'apparition du comte sur ce contrefort de granit qui commande le fleuve et la disparition de l'évêque. En ce temps de jadis les choses allaient avec lenteur; ni en cour impériale, ni en curie romaine on n'était pressé de régler un différend de si peu d'importance. Le comte ne voulait rien hâter, l'évêque ne pouvait rien hâter. Et dix ans, cela suffit pour édifier un château, une église, une ville.

D'autant que ce n'était là, ni grand château, ni cathédrale, ni grande ville : sur ce rocher éroit la place aurait manqué. Le château : un donjon carré avec tourelles d'angle. L'église : assez vaste, mais toute simple, avec un seul clocher. La ville : une rue montante, deux ruelles latérales, une à main droite, une à main gauche, une place encadrée d'un hôtel de ville, d'une auberge, d'un grenier et d'un arsenal. Le château, l'église et la ville s'appuyaient à la montagne; les trois autres côtés étaient défendus par un mur d'enceinte, deux grosses tours, quatre petites, une porte principale et deux portes secondaires. Le contrefort se trouvait assez escarpé pour qu'il n'y eût pas besoin de douves.

Mais la présence de ce château et de cette ville sur ce contrefort de granit qui commande le fleuve c'était, pour la cité épiscopale et tout le peuple de la longue vallée, une inquiétude, une irritation quotidienne. Que n'avait-on écrasé tout de suite ce frelon sur la pierre où il s'était insolemment posé! L'évêque défunt était trop faible et trop vieux. Sous la pression du peuple, le Chapitre lui donna pour successeur un jeune chanoine, fils de montagnards, tête et batailleur comme eux.

Le nouveau prince-évêque cherchait prétexte à rupture, le comte aussi. Il arriva que des marchands, sujets du comte, furent molestés à la foire de la cité épiscopale, si grièvement que les gens de l'évêque durent les mettre en prison pour leur sauver la vie. C'était assez pour intervenir, mais l'évêque refusa de libérer ses marchands tant que le comte ne lui aurait pas rendu hommage. Le comte répondit qu'il prêterait hommage à l'évêque dès que celui-ci lui aurait rendu les marchands. On se chicana sur ce point, pas longtemps, car on avait hâte d'en découdre. L'évêque tenta de s'emparer par surprise du château et de la ville; mais le comte s'y attendait, la garnison faisait bonne garde et un chien aboya. On se battit dans le fond de la vallée, puis on se lassa de cette petite guerre, et chacun rentra chez soi.

* * *

Le comte avait obtenu ce qu'il espérait, ce qu'il voulait depuis le premier jour : liberté d'agir. Il en profita pour couper le trafic entre la ville épiscopale et les pays allemands, et pour s'arroger

le droit de foire. Désormais, qui passait sur la route ou le fleuve, devait s'arrêter, se soumettre à la visite et payer pour le transit. La ville comtale se mit à prospérer; de nouveaux habitants vinrent y construire de nouvelles maisons, il fallut élargir tout un côté de l'enceinte. Cependant, la ville épiscopale commença de décliner. Le comte allait atteindre son but.

* * *

Donc, le contrefort de granit, sur quoi le comte avait fait édifier le château et la ville, commande le fleuve. Le fleuve faisait alors une boucle, venait lécher de ses ondes l'angle du contrefort que l'action de ses eaux avait excavé. La route, l'ancienne voie impériale, s'étranglait entre le contrefort et le fleuve; elle traversait celui-ci un peu en aval de la boucle; un pont couvert d'un toit de tuiles et dont les poutres rondes roulaient sous les charrois. Rive droite du fleuve, le fond plat de la longue vallée : marécages, labours, tourbières, arbres courbés par le vent perpétuel. Puis, à une bonne lieue de distance, les montagnes de l'autre versant, fendues par une vallée latérale que l'on voyait s'élever jusques à un glacier lumineux et lointain.

Le contrefort porte un plateau légèrement incliné. Ce plateau est fissuré vers son milieu par un ruisseau qui tombe en cascade parmi les broussailles, et qui, par un canal de brique, sous la route, va se jeter dans le fleuve. Le comte avait fait élargir le ruisseau en fossé intérieur, entre la ville et le château. Au flanc du contrefort, des vignes, cep sur cep, jusqu'au pied des murailles. Une route, embranchée sur la grand route, montait en rampe, le long du contrefort, jusques à une grande porte, crénelée et défendue par deux échauguettes saillant à l'extérieur.

Le contrefort lui-même s'appuie à la montagne. Il se soude à une haute paroi, toute lisse, où se plaquent des mousses, où s'arrondissent des buissons, où s'enracinent des arbustes desséchés. Cette paroi a la forme d'un triangle debout sur sa base. Sur la pointe, le curé de ville avait fait ériger un grand crucifix, visible de très loin. On y accédait par un chemin de croix en lacets, plus escarpé que la montée du Calvaire. Le Calvaire, c'est le nom que les gens de la ville avaient donné à la pointe du triangle : ce nom est demeuré, si la croix n'y est plus. Le château, vu de la vallée, se dressait à gauche du triangle, la ville à droite, l'église juste au milieu, contre la paroi qui ainsi la protégeait.

Quand on se tient dans la vallée, on voit, au-dessus du château, de l'église et de la ville, au-dessus du triangle et du Calvaire, d'abord une bande étroite de hêtres et de pins; puis des pâturages en pente raide; ensuite des sapins, les uns au-dessus des autres; après, des rochers; enfin, le sommet pointu d'une montagne, derrière laquelle surgissent des crânes blancs de glaciers.

Cette montagne est séparée de ses voisines par deux vallons latéraux qui finissent en ravin et précipice, chacun avec son torrent; un vallon à gauche du château, un autre à droite de la ville.

* * *

Sous la menace de ces pentes arides, de ces rochers penchants, de ces lavines, la ville et le château vivaient en sécurité leur vie quotidienne. Une fois par semaine, le marché; deux fois par an, la foire. À la Saint-Jean d'automne, selon la charte octroyée par le comte sur le patron des droits de Cologne, la bourgeoisie élisait le Conseil : avoyer, banneret, mayor, mestral, trésorier; elle nommait les prud'hommes, fixait l'impôt, répartissait d'après les feux les produits des biens communaux, — en bas des vignes, en haut des pâquis et des bois. Le comte visitait une fois l'an sa bonne ville. Il désignait, pour le représenter et rendre la justice, un vidôme. Une vingtaine de soudards, avec des dogues, tenaient

garnison dans le château. Les jours se ressemblaient. Tout était tranquille. Et tout devait durer perpétuellement.

* * *

L'hiver avait été tardif, un hiver pourri. Plus de pluie que de neige. Celle-ci n'était tombée en grosses masses que fin février, mais neige de février est molle, pleine d'eau. Après, le frohn se mit à souffler en tempête. Alors, commença le dégel. Au foehn trop chaud succéda subitement un orage, comme en été : éclairs, grêle. Enfin, des averses durant une semaine, sans discontinuer. On voyait le fleuve monter comme du lait qui bout, déborder sur la route et sur les prés.

Des montagnards qui étaient descendus pour le marché, malgré le mauvais temps, avertirent les premiers les gens de la ville que les avalanches, dont on avait entendu les roulements durant toute la semaine, avaient, là-haut, déraciné les sapins, et que le terrain commençait à glisser lentement. Mais on n'y fit guère attention. Le soir, cependant, on en parla dans la salle basse de l'auberge. Le lendemain, de grosses pierres roulaient jusqu'aux murs. L'avoyer eut peur et vint avertir le vidôme. Celui-ci envoya trois hommes en reconnaissance. Ils rentrèrent deux heures après, annonçant que des masses mouvantes de neige, de terre et de pierres, s'étaient accumulées au-dessus de la paroi.

Le Conseil se réunit auprès du vidôme. On décida l'évacuation : c'était prudent. On sonna la cloche d'alarme. On rassembla les habitants. On leur donna deux heures pour se préparer au départ, rassembler ce qu'ils possédaient de plus nécessaire et de plus précieux. Il pleuvait toujours. La pluie commençait à se refroidir. Tant mieux, disaient les optimistes, cela prouve qu'il se met à geler là-haut.

Sous la conduite de deux conseillers, les femmes et les enfants sortirent les premiers, avec les malades et les vieillards, et le bétail aussi : peïtes vaches noires, chèvres et moutons. Les femmes récitait à haute voix les litanies. Les enfants criaient, les malades gémissaient sur leurs civières, les vieux se taisaient. Il pleuvait toujours. Les hommes ensuite, avec l'avoyer et le banneret à leur tête. Puis le dôme et les gens du château. Les avant-derniers furent les soudards marchant comme à la parade, — c'étaient des vétérans. Le tout dernier fut le curé, portant, les yeux baissés, le ciboire plein d'hosties consacrées.

La crue avait emporté le pont. Il fallut faire un long détour, par la route inondée où l'on patageait, pour gagner les terres de l'évêque, en face. Il pleuvait toujours.

* * *

A peine le curé de ville eut-il franchi la porte, qu'un éboulement de rochers vint enfoncer tout un pan de mur derrière le château. A peine le cortège se fut-il engagé sur la route, qu'une masse de terrain tomba droit sur l'hôtel de ville, l'enfonça comme s'il avait été une caisse de bois. On entendit encore, dans l'éloignement, des chutes lourdes. Puis plus rien. La nuit était venue; la pluie tombait, monotone, grise dans le noir.

Le désastre ne se produisit qu'à l'aube. Tonnerre, sourd et lointain d'abord, sur le haut de la montagne, et qui s'amplifie, se rapproche. Roulements comme de tambours de guerre, fracas d'effondrement, comme si toute la montagne s'écroulait dans les ténèbres. Craquements, chocs et chutes. Hurlement du vent. Toute la terre tremblait dans la vallée sonore. Immense murmure, comme d'une vague énorme, montant de la mer. Silence. Et l'on entendit de nouveau la pluie.

* * *

Quand se leva un jour lugubre et jaune, on vit que de la ville et du château plus rien n'était debout, fors l'église, — l'église que la paroi de roc avait naturellement et miraculeusement protégée.

On vit aussi que de la terre et des pierres avaient comblé le lit du fleuve, que le fleuve avait débordé, qu'il avait changé de lit.

Le comte ne fit point reconstruire le château, ni la ville : à quoi bon, puisque le fleuve ne coulait plus au pied du contrefort ? Puis de plus vastes ambitions occupaient ce prince ailleurs.

* * *

Maintenant de ce qui fut un château, de ce qui fut une ville, il ne subsiste plus que masures et ruines, plus que des pans de mur et des racines de tour, plus que des pierres éparses, au loin, dans l'herbe sèche, plus que des cailloux mêlés aux galets du torrent, plus que de la poussière, lourde au souffle du vent.

Maintenant de ce qui fut un château, de ce qui fut une ville, rien n'est demeuré debout, fors une église.

Fors l'église.

Maintenant, comprenez cette similitude.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg.
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

Cressier, février-mars 1933.

Le Continent et la guerre

Je viens de passer plusieurs semaines sur le Continent. J'y ai rencontré un certain nombre de personnalités de premier plan et j'ai eu l'écho de ce que pensaient d'autres. Il va de soi que je ne rapporte pas ici ce qui s'imprime dans la presse populaire ou officielle qui, nulle part, ne fournit beaucoup d'information réelle, mais plutôt les jugements d'hommes dont les opinions et avis comptaient hier et qui sont à même de juger la crise d'aujourd'hui. Ces opinions, je ne les propose pas comme des conclusions à adopter, même en partie; je me borne à les faire connaître.

Il y a, en ce moment, sur le Continent, une croyance universelle à la très grande probabilité d'une nouvelle guerre. Cette guerre est tenue pour presque certaine, bien qu'ils soient rares ceux qui affirment cette certitude. Le « tournant » fut l'attitude qu'eût pu prendre l'Angleterre vis-à-vis du nouveau despotisme militaire en Allemagne prussifiée. On espéra, d'abord, que Londres, par une quelconque déclaration publique faite en temps utile, arrêterait l'élan du parti militariste allemand. On persiste à croire, sur le Continent, que même une note privée eût suffi. Quand — du côté anglais — des déclarations furent faites qui impliquaient que l'Angleterre ne s'opposerait pas aux vues prussiennes, la guerre fut tenue pour à peu près inévitable.

Sur sa date probable l'opinion est beaucoup moins unanime. On reconnaît, d'une part, que le grand état-major prussien, qui en décidera, est lié par toute sa tradition à n'agir que quand il dispose de tous les éléments utiles et est moralement sûr de la

victoire. Cet état-major prussien est ennemi de l'aventure et du risque. Il s'écoulera donc encore quelque temps avant qu'il déclanche l'attaque. Il attendra de disposer de l'armement moderne le plus complet et du plus grand nombre possible de soldats bien formés. Ces considérations font reporter par beaucoup à cinq ans la date fatale.

D'autre part, certaines données militent en faveur d'une date plus rapprochée, malgré tout le risque qu'impliquerait cette hâte. Il y a d'abord la difficulté de maintenir en haleine — et c'est nécessaire — cette moitié de la population de l'Allemagne qui soutient le despotisme. Il y a, ensuite, que le temps provoquera nécessairement des dissensions parmi les chefs, alors que les minorités diverses mais considérables qui vivent actuellement sous la terreur pourraient reprendre courage. Il y a de plus l'élément de folie qui accompagne toute hystérie.

On ne croit pas qu'Hitler, lui-même, compte pour beaucoup. Que si le contraire était la vérité, on pourrait s'attendre aux pires sottises. Mais ses succès ont dépendu de l'enthousiasme des masses, et les masses sont généralement pressées. Le jeune Hindenburg (l'auteur de la révolution du palais dont Hitler sortit chancelier) serait assez équilibré. Les autres acteurs sont de deux sortes : 1° de gros propriétaires terriens, des industriels, des officiers, tous gens importants et d'expérience, et qui tous professent un cordial mépris pour le *Führer*; 2° de nombreux fanatiques dont quelques-uns sont personnellement dévoués à Hitler. Les premiers s'appliqueront à ne rien brusquer; les seconds sont capables de céder à toute impulsion soudaine, comme ce boycottage soudain des boutiques juives accompagné d'atrocités et de meurtres.

Pour ce qui est de cet antisémitisme et de tout ce qui l'inspire, on ne pense pas, sur le Continent, qu'il durera, sauf en ces deux points : tout d'abord on croit que le mouvement antijuif actuel aura pour résultat de « marquer » les juifs dans tout le Reich. Partout, un des principaux écueils de la question juive fut toujours l'apparente difficulté de distinguer entre les individus à tenir pour juifs et... les autres. Tout le monde admet que c'est une question de race et non pas une question de religion. Mais comment définir la race? L'opinion semble prévaloir, à présent, que la dénonciation, comme juifs, d'un grand nombre d'individus et d'entreprises en Allemagne, aux fins de boycottage, a fourni les cadres permanents d'une prochaine législation spéciale antijuive. En second lieu, on croit que le principe restreignant très fort le nombre de juifs admis — sur licence spéciale — aux professions libérales est et restera acquis, tout particulièrement dans la magistrature et dans les tribunaux en général. On croit que plus jamais des juifs ne présideront à l'administration de la justice et même qu'ils ne seront plus que très peu nombreux à pouvoir plaider.

Sur l'endroit où éclatera la prochaine guerre les avis sont partagés. La Pologne est évidemment la plus indiquée. Mais j'ai entendu une opinion intéressante qui tenait que la Bulgarie pourrait bien servir à mettre le feu aux poudres dans le but d'accrocher les Slaves du Sud et de rendre ainsi une attaque allemande contre eux, plus facile, ailleurs.

Il est généralement admis que l'Angleterre se tiendrait à l'écart du conflit à ses débuts, mais on ne croit pas qu'elle pourrait éviter les conséquences d'une victoire qui, rapidement croit-on, serait obtenue par l'un des belligérants. On n'est pas convaincu que l'Angleterre aurait l'occasion de prendre parti ou de maintenir sa neutralité, après un temps relativement court, et on tient pour certain que si l'Italie pourrait avoir beaucoup à gagner comme prix de sa neutralité, la Grande-Bretagne n'a rien à gagner mais seulement beaucoup à perdre par n'importe quels arrangements consécutifs à une courte mais décisive guerre en Europe centrale.

HILAIRE BELLOC.

Le message de l'« Imitation »⁽¹⁾

L'apport des pays flamands dans la spiritualité chrétienne des temps modernes est considérable et je ne crois pas qu'on en ait encore entièrement mesuré l'étendue. Je ne parle pas de l'action aux remous indéfinis de la théologie de Louvain et de Jansénius; mais à l'époque précédente, celle qui inaugure ce rajeunissement dont l'abbé Brémond s'est fait l'historien, Thomas à Kempis, Denys le Chartreux, Louis de Blois, Ruysbroeck, Harpius et l'admirable auteur de la *Perle évangélique* ont ébranlé les âmes chrétiennes et les âmes françaises, autant peut-être que les écrivains mystiques de l'Espagne (2). Il faut mettre l'*Imitation* à part, synthèse des aspirations de l'âme médiévale, elle ouvre le monde chrétien moderne et le domine. L'*Introduction à la vie dévote* ne fait qu'isoler quelques-uns de ses enseignements, les ordonner en forme et les appliquer à la vie en les transformant en méthode de vivre.

Or, le message de l'*Imitation* nous est venu certainement des pays flamands. On ne sait pas, on ne saura probablement jamais quel en fut l'auteur; on ne sait pas s'il faut y voir l'œuvre d'un écrivain unique, ou le résultat d'une collaboration, d'une série de remaniements, qui en feraient en quelque sorte l'épopée mystique de l'âme du moyen âge, comme les *Chansons de Geste* en furent l'épopée chevaleresque. L'*Imitation* a ainsi quelque chose du mystère divin de l'Evangile. Il ne nous est pas défendu de penser, suivant cette pente, que dans ces milieux flamands de vie spirituelle concentrée et ardente, elle naquit d'un certain esprit commun et que cet esprit fut visité et touché de l'Esprit de Dieu.

Comme l'Evangile, l'*Imitation* n'a pas d'âge. Ecrite quelque part, à une époque déterminée, elle nous paraît cependant hors du temps et de l'espace. C'est surtout, à l'usage des moines, un commentaire de la règle monacale; et il se trouve que ces conseils, si particuliers par leur objet, conviennent au chrétien vivant dans le monde; pénètrent dans toutes les âmes, même dans celles dont la foi vacille, et ont une étonnante force de consolation même pour les incroyants.

L'*Imitation* n'a pas d'âge, parce que, suivant l'excellente remarque de Michelet, elle est mesure et sagesse. « L'âme y marche entre les deux écueils : matérialité, mysticité; elle y touche et n'y heurte pas; elle passe comme si elle ne voyait pas le péril; elle passe dans sa simplicité... Prenez garde cette simplicité n'est pas une qualité naïve, c'est bien plutôt la fin de la sagesse; comme la *seconde ignorance* dont parle Pascal, l'ignorance qui vient après la science... Cette intelligence compatissante de nos faiblesses et de nos chutes indique assez que ce grand livre a été achevé lorsque le christianisme avait longtemps vécu, lorsqu'il avait acquis l'expérience, l'indulgence infinie. On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche sève d'automne... Il faut, pour en être venu à ce point, avoir aimé bien des fois, désarmé, puis aimé encore. C'est l'amour se sachant lui-même et goûtant profondément cette science, l'amour harmonisé qui ne périra plus par folie d'amour (3). »

L'amour harmonisé, un équilibre prodigieux que l'on rencontre

(1) *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle par FABIUS HENRION, augmentée de notes explicatives et critiques, avec le texte latin de Thomas à Kempis (Mame, édit.).

(2) Cf. JOSEPH DANIELS, S. J., *Les Rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas*, Nimègue, 1912.

(3) MICHELET, *Histoire de France*, t. VI.

si rarement en dehors de l'Évangile. C'est pour cela que les nombreux traducteurs, qui ont essayé de rendre en français le texte mystérieux d'a Kempis, l'ont abordé comme un message divin, en dehors et au-dessus de toutes les contingences de pensée et de langue. Aussi lui ont-ils prêté souvent leurs émois personnels et jusqu'aux formules de leur piété. Leur traduction est moins une transposition ligne par ligne qu'un commentaire, une *Imitation* nouvelle en marge de l'autre. Ils se racontent, ils disent leur prière personnelle, ils ne décalquent pas la pensée et la prière d'autrui. Mettons que le procédé est légitime avec un livre qui n'a pas plus vieilli que l'angoisse humaine; et il n'est pas sans intérêt d'écouter les échos et de mesurer les élans que le vieux texte a provoqués dans l'âme d'un Corneille ou d'un La Mennais.

Bien entendu, cela ne va pas sans quelques contresens, comme il est arrivé pour Virgile depuis que les hommes le traduisent parce qu'ils l'aiment. Il est vrai que si nous en croyons Henri Brémond, « tel de ces contresens nous livre la poésie même de Virgile plus sûrement que ne l'eût fait l'interprétation orthodoxe du texte ». Oui, le contresens fait autour du texte une atmosphère de vérité et comme un nimbe de prestige.

Je ne dis pas ce que je pense au fond de cette théorie; mais j'use de ce détour pour expliquer, pour excuser les erreurs et les à-peu-près que les traducteurs de l'*Imitation* se passent d'âge en âge comme une tradition vénérable. On peut distribuer ces traducteurs en trois familles, suivant qu'ils se réfèrent à un ou à l'autre des trois prototypes qui ont comme fixé certaines interprétations et certaines méthodes. Chacune de ces familles a ses faux sens particuliers, ses périphrases personnelles qu'elle conserve comme un héritage. Ai-je besoin d'ajouter que chacune a aussi son mérite propre et ses réussites?

On pouvait songer à briser cette tradition en instaurant une méthode nouvelle, celle que nos humanistes appliquent aujourd'hui à l'édition, à l'interprétation et à la traduction des écrivains de l'antiquité. C'est ce qu'a tenté M. Fabius Henrion dans l'édition qui paraît à la librairie Mame. Sans méconnaître le caractère universel et comme intemporel de l'*Imitation*, on s'est reporté à une époque déterminée qui avait ses préoccupations et ses habitudes de pensée, à un milieu spécial qui avait sa conception de la vie religieuse, à une langue particulière qui avait ses usages sinon ses règles de vocabulaire, de morphologie et de syntaxe. La traduction une fois établie, elle est passée entre les mains de plusieurs humanistes et de plusieurs théologiens qui, utilisant les procédés actuels de critique verbale et d'investigation du sens des mots, ont regretté les phrases, cherchant à retrouver l'intention de l'auteur.

On regrettera peut-être qu'ils aient dû sacrifier des formules qui semblaient valoir pour les siècles, comme la traduction du *Qui multum peregrinantur raro sanctificantur*; et, il est possible qu'à voyager beaucoup, voire à pèleriner beaucoup, on se sanctifie peu; mais l'auteur de l'*Imitation* a voulu dire que le moine inconstant qui change souvent de monastère fait rarement des progrès spirituels; et c'est bien cela qui nous importe d'abord.

Libre ensuite à chacun de faire courir entre les lignes sa vision personnelle des choses et d'écrire mentalement le commentaire qui soutiendra sa prière. La présente traduction — c'est sa qualité ou son défaut — est impersonnelle. Elle ne nous apporte pas la réaction d'un chrétien déterminé en face du texte; nous ne la lirons pas pour savoir comment un Corneille, un Marillac, un La Mennais, ou, de nos jours, un André Beaunier ont senti l'*Imitation*. Elle nous offre le thème pur, le thème nu du moine du XV^e siècle. A nous de nous en servir pour créer notre livre à nous, celui qui traduira notre âme. Si nous avons des hésitations, les notes critiques nous aideront à les dissiper; et le texte latin sera là pour nous soutenir.

Où, le texte latin, celui du manuscrit d'a Kempis, figure au bas des pages. Hélas! nous ne sommes plus assez bons humanistes

pour que le texte latin nous suffise; on ne prie plus avec allégresse quand on déchiffre péniblement. Mais je prétends que la traduction est tout aussi insuffisante. Si précise qu'elle soit, elle ne recrée pas l'atmosphère. Au contraire, quand on peut passer du français qui précise le sens au latin qui a gardé la vie, et puis plus loin du latin au français, la lecture réserve une pleine joie à l'esprit, elle dilate le cœur; on glisse vite de l'intelligence du texte à la méditation et à la prière, parce qu'on en perçoit toute la richesse, parce qu'on en aspire toute la sève. L'homme d'aujourd'hui qui veut comprendre l'*Imitation* ne peut plus séparer le texte de la traduction, ni la traduction du texte.

Je souhaite que ce livre, fruit d'un long travail, d'une patiente et ardente collaboration, renouvelle le sens et le goût de l'*Imitation*. Dans les pages que je citais tout à l'heure, Michelet affirme que l'*Imitation* naquit à une heure déterminée parce que le monde du XV^e siècle, dans son affreux désarroi moral, en avait besoin. Nous aussi nous en avons besoin. Les notions les plus nécessaires à la vie de l'humanité sont emportées dans un tourbillon dont le rythme va se précipitant chaque jour, si bien que les bons eux-mêmes, aveuglés par l'agitation, assourdis par le bruit, ahuris par les escamotages des bateleurs, perdent la foi dans leur idéal, l'espérance et la paix. Il faut entrer dans un autre rythme, un rythme à célérité décroissante, qui calme nos esprits et nos nerfs, nous permette de regarder fixement nos certitudes et de nous établir dans la sérénité.

Le livre second qui est le premier dans la vieille version française appelée *L'Interne Consolation*, commence ainsi, et ces mots sont divins :

Le Royaume de Dieu est au dedans de nous, dit le Seigneur. Tournez-vous de tout votre cœur vers le Seigneur, quittez ce misérable monde et votre âme trouvera le repos. Apprenez à mépriser les choses extérieures, à vous attacher aux choses intérieures et vous verrez le royaume de Dieu venir en vous. Car le royaume de Dieu, c'est la paix et la joie dans l'Esprit-Saint...

Voilà le message que nous apporte l'*Imitation*. Je plaindrais ceux qui n'en sentiraient pas l'actualité, à l'heure où des entreprises qui paraissent diverses ou même opposées et qui se rejoignent dans la même erreur, tentent d'organiser les nations et le monde comme une usine, comme une machine destinée à produire, à consommer et à détruire — et à fermer le chemin qui conduit l'individu à l'asile intérieur où il est inviolable. Les hommes qui perdent la vie intérieure perdent leur valeur et leur bonheur; l'humanité privée de la vie intérieure de ses membres perd la conscience de sa dignité et peu à peu se vide de sa substance.

Je sais bien que l'*Imitation* prêche la résignation qui peut paraître une forme de l'impuissance, laquelle n'aurait son excuse que dans l'impossibilité de toute réaction. Mais la résignation intelligente, reposant sur la foi, sur l'espérance et sur l'amour, est une source d'activité et la condition même de toute activité ordonnée. Il faut être en soi, et, au dedans, avoir mesuré sa puissance et son impuissance, pour pouvoir se répandre au dehors et s'affirmer. Michelet nous fournit ici un symbole. Venant à une heure d'indicible angoisse, l'*Imitation* consola et apaisa la France douloureuse; mais au lieu de l'endormir dans une résignation timide, elle fut le principe du relèvement et l'héroïsme national. La fleur et le fruit de l'*Imitation*, c'est Jeanne d'Arc; c'est en imitant avec résignation le Christ dans sa Passion qu'elle sauva son pays.

Aujourd'hui encore, ceux qui sauront entendre le message de l'*Imitation* y trouveront un refuge et un remède contre les angoisses de toute nature et contre les dangereuses trépidations des peuples.

JEAN CALVET,

professeur à l'Université catholique de Paris.

Oraison funèbre des cheminées

Ceci tuera cela : les bonnes vieilles cheminées d'autrefois, joie et décor de nos maisons, seront tuées par les mornes tubes des radiateurs, que l'on tâche de dissimuler un peu honteusement derrière les portes ou dans les embrasures des fenêtres... Les exécutions sont déjà commencées, sous les auspices du chauffage central; les appartements les plus modernes n'ont plus de cheminées, et dans beaucoup d'autres la cheminée en serait réduite au rôle d'une étagère qui supporte une pendule, des statues, des vases et des bibelots, si certains raseurs n'avaient conservé l'habitude de venir s'y appuyer pour faire des conférences sur la mode ou sur l'évolution de l'humanité...

Les petits enfants demanderont bientôt à leurs parents ce que c'est que ce meuble inutile et bizarre, et à quoi pouvait servir ce trou carré et mystérieux qu'ils auront découvert par hasard en démolissant quelque chose; ils apprendront avec stupeur qu'on y faisait autrefois du feu; et ils sauront plus tard, quand ils seront plus grands, que la cheminée était le dernier objet auquel on pût rattacher la métaphore la plus célèbre et la plus douce au cœur de l'homme : celle du foyer familial.

« Que d'idées antiques et touchantes, disait Chateaubriand, s'attachent à notre seul mot de foyer! » Ces idées, s'il était facile de les relater encore à la cheminée, près de laquelle toute la famille venait s'asseoir pendant l'hiver, on ne songera guère à les rapporter à la chaudière du chauffage central!...

La mort des cheminées n'est plus, dans les villes, qu'une brève question de temps; les campagnes suivront, et aujourd'hui les campagnes suivent vite; et il ne faudra pas beaucoup d'années pour que les cheminées rentrent définitivement dans le domaine de la préhistoire, sauf peut-être sous la forme assez inélégante des cheminées industrielles...

A nous qui aurons été les premiers témoins de leur rapide disparition, il sera peut-être permis de célébrer le charme de ces fidèles servantes, avant qu'elles ne soient tout à fait oubliées. C'est même un devoir de reconnaissance, de cette reconnaissance qu'il est doux de garder aux choses qui nous ont bien servis, que nous avons aimées et auxquelles se rattachent pour nous tant de chers souvenirs. Nous n'y risquons que d'être traités de *laudatores temporis acti*, par les rares jeunes gens qui savent encore le latin, et, plus familièrement, de « vieux » par les autres... Ce n'est pas très redoutable...

Nous n'ignorons pas quel est le crime des cheminées : elles gaspillent les précieuses calories. Scientifiquement, elles sont condamnées. Quelle fantaisie! Elles prétendent à l'honneur de nous chauffer, et leur tuyau absorbe les trois quarts, ou les neuf dixièmes, ou les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la chaleur qu'elles devraient dégager... De tels procédés sont intolérables, et la salamandre la plus primitive ferait bien mieux notre affaire... A quoi servirait le progrès, si ses leçons les plus sûres n'étaient suivies d'aucun effet? Le feu de bois dans une cheminée paraît archaïque et campagnard. Est-ce qu'il ne donne pas froid au dos, pendant que se rôtit l'estomac? Il n'est rien de plus opposé aux règles élémentaires de l'hygiène...

Le feu de bois dans une cheminée, le feu qui craque et qui pétille et lance des gerbes d'étincelles, le feu de bois aux flammes

capricieuses dont l'aspect change à chaque seconde, qui éclairait mieux que la chandelle et s'éroulait tumultueusement, le feu de bois, quel cher ami et quel joyeux compagnon!

Il était plein de caprices et de fantaisie, et ce n'est pas lui qui aurait accepté d'être mis en marche par un demi-tour donné à une vulgaire manette... Il s'octroyait des allures de grand seigneur qui exige d'être servi, et il ne consentait à paraître qu'après l'observation de rites sévères et compliqués... Le premier venu n'était pas digne d'allumer le feu, tandis que le dernier des maladroits allume le chauffage central...

Il exigeait quantité de serviteurs archaïques, et qui commencent déjà à prendre place dans les musées : la pelle, les pinces, les chenets, le tisonnier, et surtout le soufflet, qui savait seul ramener cet extravagant dans la voie étroite du devoir... Mais au soufflet même il n'obéissait guère qu'à sa volonté, et il fallait parfois manœuvrer longuement cet instrument désuet... et fatigant avant d'obtenir, à force de bras, l'ascension brillante des flammes éphémères...

Quelle joie alors, ardente et brève, et qui durait jusqu'au prochain éroulement! Ce n'était pas tout d'allumer le feu : il voulait qu'on l'entretienne, et si l'on négligeait de s'occuper de lui, il nous faussait compagnie avec sérénité et dans un aimable fracas... On n'avait guère trouvé que les bûches qui fussent capables de lui donner un peu de constance...

Mais comme il détestait l'uniformité, il détestait, en bon classique, l'ennui qui en naquit un jour : un chauffage central ressemble à un autre feu de bois... un feu de bois n'a jamais ressemblé à un autre feu de bois...

Il nous donnait la fumée et la cendre, qui sont très utiles et chargées d'aimables symboles.

« Quand le divin Ulysse eut retrouvé sa maison, sa femme et son sceptre, quand il eut compté les bœufs que les prétendants de Pénélope n'avaient point mis à la broche, les poiriers, les pommiers et les figuiers plantés par son père Laërte et les porcs engraisés par le fidèle Eumée, il se sentit peu à peu tomber dans un profond ennui. Cet homme qui, tant de fois, au cours de ses aventures, avait souhaité de revoir la fumée bleue monter lentement, à l'heure du crépuscule, des toits de la rocheuse Ithaque, languissait dans l'ombre de son foyer domestique... »

Ainsi parlait, il y a un tiers de siècle, mon bon maître Emile Gebhart, de l'Académie française, quand il nous enseignait avec quelque scepticisme, que les œuvres classiques sont empreintes d'une beauté éternelle, mais qu'il n'est pas interdit de les compléter pour les mettre un peu mieux en harmonie avec notre goût moderne...

Ulysse, le plus astucieux des Grecs, le souverain fertile en ruses, qui avait erré vingt ans parmi les batailles et les Cyclopes, et sur les flots hostiles d'une mer déchainée par la colère d'un dieu à l'humeur vindicative, ne rêvait que de contempler le ciel de son royaume minuscule, à l'heure où il se chargeait vers le soir de panaches de fumée aussi nombreux que les foyers de ses sujets... Le feu des cheminées d'Ithaque, quelque rudimentaires qu'elles fussent, était pour cet aventurier royal l'image même de la patrie...

Pour nous, quand nous étions enfants, nous imitions sans nous en douter le roi d'Ithaque à l'esprit subtil, sorti de l'imagination d'Emile Gebhart; et nous n'aurions jamais eu l'idée de dessiner une maison, en dépit même de toutes les lois de la perspective, sans marquer, sur les cheminées, des volutes en série qui montaient vers le ciel... Nous sentions confusément que la fumée n'était pas seulement pittoresque, mais qu'elle signifiait que la maison était vivante et que des scènes se déroulaient derrière ses murs, toutes pareilles à celles dont nous étions nous-mêmes les acteurs joyeux et turbulents...

La fumée montant vers le ciel, et la cendre s'accumulant sur le foyer... les deux signes du feu, celui-là plus fantastique et plus éphémère, et qui se révèle aux étrangers, l'autre plus intime, et que connaissent seulement les amis de la maison.

La cendre, sous son tapis gris, la cendre modeste, et digne de toute notre confiance, nous gardait le feu du soir au matin; et nous aimions au temps de notre enfance lui confier la douce cuisson des pommes de terre et des châtaignes.

Et puis nous ne pouvions pas oublier que saint François d'Assise avait aimé la cendre, qu'il l'avait nommée « notre sœur » et qu'il avait dit qu'elle était chaste...

Le premier jour du temps de la pénitence a pris son nom, parce qu'elle rappelle une autre poussière; mais la cendre n'évoque point d'idées funèbres, dans une cheminée où le feu brille; elle est une humble servante, qui soutient de son mieux un édifice toujours instable et qui reçoit sur son lit épais, pour qu'ils ne s'éteignent pas trop vite, les débris du bûcher écroulé...

* * *

Les archéologues nous enseignent que nos cheminées, adossées contre une muraille, ne datent guère que du XI^e siècle : antiquité toute relative, mais déjà fort respectable... On commença par des monuments d'allures imposantes, et qui nous semblent destinés à recevoir des arbres ou à rôtir des bœufs; les dernières cheminées bourgeoises du XX^e siècle sont singulièrement plus mesquines, et il n'est plus d'usage, comme autrefois, d'en aligner trois ou quatre à la file.

Des hottes innombrables de cheminées sont des chefs-d'œuvre de sculpture : il ne semble pas que les mônes accessoires du chauffage central soient destinés à leur faire concurrence...

La cheminée du Franc de Bruges, dessinée par Lancelot Blondeel et sculptée par Guyot de Beaugraat, restera le modèle du genre. On y voit l'histoire de la chaste Suzanne et une galerie splendide de souverains : Charles-Quint, en comte de Flandre, portant les insignes de la Toison d'Or, accompagné de ses aïeux paternels, Maximilien et Marie de Bourgogne, et de ses aïeux maternels, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille : cinq statues, et même deux portraits en buste, — en buste seulement, — du père et de la mère de l'empereur, Philippe le Beau et Jeanne la Folle, peut-être un peu trop relégués à l'arrière-plan... Ajoutons Charles de Lannoy, le vainqueur de Pavie, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, Éléonore d'Autriche, sa sœur, et enfin François I^{er}... Ajoutons encore une imposante collection d'armoiries... Voilà un beau cortège sur un monument qui ne sert qu'à brûler du bois...

Il est vrai que la cheminée du Franc n'a probablement pas senti le feu depuis plusieurs siècles, et que les cheminées sculptées commencent à être, l'une après l'autre, transportées, elles aussi, dans les musées, ce qui a toujours passé pour un indice qu'on ne saurait discuter, de la mort la plus glorieuse...

Mais, pour peu de temps, il reste encore dans les campagnes des cheminées monumentales, au moins par leurs dimensions, et où la crémaillère n'est pas seulement une figure désuète de rhétorique. Il y a place sous la hotte à toute la famille, et le banc du grand-père est fixé dans l'âtre, près du cœur, là où les vieilles mains qui tremblent se tendront le plus facilement vers la flamme...

Quand nous entrons dans une maison de ferme et que nous voyons la maîtresse du logis jeter, pour chauffer la marmite, un fagot dans le feu, regardons avec une curiosité attendrie ce geste héréditaire : il s'est transmis, dans toute sa simplicité, de mère en fille pendant des siècles, mais il ne se transmettra plus longtemps parce que bientôt la cheminée aura disparu...

* * *

Et quand la cheminée aura disparu, que deviendra la bûche de Noël? Ne lui faudra-t-il pas trouver un suprême refuge dans les pâtisseries, où l'art et la crème s'unissent pour imiter de vagues troncs d'arbre?

Surtout, que deviendront les sabots de Noël, qui le plus souvent ne sont que des... souliers?

Car nul n'aura l'idée absurde de les aligner devant un radiateur!

La cheminée faisait, pour les petits, communiquer le ciel et la maison paternelle : le 25 décembre le bonhomme Noël, sous son capuchon couvert de givre, vidait sa hotte, sa hotte inépuisable et qui se remplissait d'elle-même, dans les mitres innombrables qu'il apercevait au clair de la lune ou au clair des étoiles. Que de millions de poupées et de soldats de plomb ont pris ce chemin, au temps déjà lointain où les poupées et les soldats de plomb suffisaient à combler tous les désirs!...

Les cadeaux du grand saint Nicolas ne connaissaient pas d'autre route, ainsi que nous l'enseigne une célèbre image d'Epinal :

*Par les tuyaux des cheminées
Saint Nicolas vous cuvera
Meringues et crèmes soufflées,
Des gimbettes et catersa.*

N'est-il pas à redouter que le bonhomme Noël et le grand saint Nicolas, bientôt découragés de ne plus voir de cheminées se profiler sur les nuages, ne renoncent à ces immenses chevauchées qui faisaient descendre tant de joie sur la terre?

Alors, les bonnes vieilles cheminées, tuées par le progrès moderne qui prend la forme toute provisoire de radiateurs, auraient au moins en disparaissant cette consolation suprême d'être pleurées à la fois par les vieillards qui les aiment, et par les enfants qui auraient découvert leur utilité...

Et ce serait tout de même une fin de carrière très honorable...

ALEXANDRE MASSERON.

Le doigt de pierre (Nouvelle)

Trois jeunes gens en excursion dans le midi de la France firent halte devant la petite ville de Carillon, que sans doute tous les guides décrivent, car elle est célèbre par son beau et vieux monastère byzantin, maintenant siège d'une université, et parce qu'elle a été le théâtre des travaux de Boyg. A ce nom, au moins, le lecteur éprouvera une émotion naturelle, car journaux et romans ont dû le lui faire connaître. Périodiquement des conférences religieuses essaient de réconcilier Boyg et la Bible; dans d'innombrables et longues histoires psychologiques, Boyg élargit et égare légèrement l'esprit du héros que l'auteur prend au berceau pour le laisser presque à la porte de l'asile d'aliénés. Le journaliste qui, au courant de la plume, fait la sempiternelle allusion aux pionniers comme Galilée, s'arrête, s'efforce de trouver un autre exemple et arrondit toujours sa phrase en citant Bruno ou Boyg. Mais les orthodoxes modérés sont également fascinés et enflammés d'une ardeur agnostique proclament que, depuis les découvertes de Boyg, la doctrine homousianiste, c'est-à-dire la doctrine de la conscience humaine, est déplacée, quelle que fût la place qu'elle occupait. Il est superflu de dire que Boyg a été un grand inventeur, car c'est à ce titre que le public l'a longtemps considéré avec une chaleureuse reconnaissance et une grande vénération. Il est égale-

ment superflu de dire ce qu'il a découvert, car le public ne montre jamais la moindre curiosité sur ce point. On sait vaguement qu'il s'agit de fossiles, ou de la longue période nécessaire à la pétrification, et que cette découverte mobilise les forces anarchiques ou anonymes de l'évolution qui sont, dit-on, hostiles à la religion. Mais certainement aucune des découvertes qu'il fit de son vivant ne fut aussi sensationnelle, au sens que les journalistes donnent à ce mot, que celle dont après sa mort il fut l'occasion. Et c'est de cette découverte dont nous allons nous occuper.

* * *

Les trois touristes convinrent de se séparer pendant une heure et de se retrouver au petit café en face. La façon dont ils occupèrent leur temps et satisfirent leurs goûts sera un résumé vivant de leur caractère. Arthur Armitage était un grand jeune homme brun. Il avait beaucoup d'argent et s'en servait avec conscience et persévérance à se cultiver, surtout en matière d'art et d'architecture; son grave profil aquilin était tourné vers le monastère byzantin, et il s'était déjà préparé à l'examiner dans tous ses détails comme s'il allait passer un examen au lieu d'en faire un. Son voisin, bien que ce fût aussi un artiste, ne montrait pas une telle ardeur artistique. C'était un peintre qui gaspillait la plus grande partie de son temps à écrire des poèmes; mais Armitage, toujours en quête de génies, était devenu en quelque sorte son protecteur dans les deux domaines. Il s'appelait Gabriel Gale; c'était un homme long, dégingandé, inquiet, aux cheveux blonds, qu'aucun protecteur n'aurait trouvé facile à protéger.

Il faisait en général ce qui lui plaisait d'un air distrait; mais il se plaisait surtout à ne rien faire. Ce jour-là, il montra ses lamentables dispositions en se dirigeant vers le café et, après avoir bu un ou deux verres de vin, au lieu d'entrer dans la ville, s'égarait sur la colline nue et escarpée qui la surmontait, suivant d'un œil vague la course errante des nuages et parlant tout seul à défaut d'interlocuteur: il en trouva enfin un, lorsqu'il passa le pied à travers le toit vitré d'un atelier, juste au-dessous de lui sur la pente rapide. Mais c'était l'atelier d'un artiste, et leur querelle heureusement finit par une discussion sur l'avenir de l'art réaliste. Lorsque Gale retrouva ses amis à l'heure du déjeuner, c'était tout ce qu'il connaissait de la ville ancienne et historique de Carillon.

Le troisième touriste s'appelait Garth. Il était plus petit, plus laid et plus âgé que les autres, mais dans son visage en lame de couteau brillait un regard plus vif. Il marchait d'un pas plus alerte et, en matière de connaissances pratiques, les autres étaient comme deux bébés confiés à ses soins. C'était un médecin fort habile, qui, plus qu'à sa clientèle, s'intéressait aux recherches scientifiques. Pour lui, la ville entière, l'université, l'atelier, le monastère et le café étaient seulement le temple du génie tutélaire de Boyg. Mais dans ce cas, son instinct pratique semblait l'avoir guidé droit au but, car il avait découvert des choses plus surprenantes que tout ce que l'archéologue avait trouvé dans les arches romanes ou le poète dans les nuages vagabonds. Et ce sont les aventures qu'il eut durant cette seule heure avant le déjeuner qui forment le pivot de cette histoire.

* * *

Les tables du café étaient installées sur le trottoir, sous une rangée d'arbres, en face de la vieille porte qui s'ouvrait dans le rempart et laissait voir le blanc rayonnement de la route que les voyageurs avaient suivie. Mais les collines escarpées autour de la ville étaient si hautes qu'elles dépassaient le rempart, et formaient un mur plus formidable encore de rocher uni et oblique, dont la nudité n'était interrompue, çà et là, que par quelques touffes de cactus.

Ce désert incliné de pierre ne présentait d'autre interruption que le lit peu profond et pierreux d'un petit cours d'eau. Plus bas, à l'endroit où le ruisseau atteignait le niveau de la vallée, s'élevaient les dômes sombres de la basilique du vieux monastère. Un étrange escalier de pierres rudes partait de là, montait la colline le long du ruisseau et s'arrêtait à une petite maison solitaire qui ressemblait à une bicoque de pierre. Un peu plus haut étincelait le toit vitré de l'atelier où s'était heurté Gale dans ses vagabondages distraits, et c'était la dernière habitation humaine dans ces déserts rocaillieux qui entouraient la petite ville.

Armitage et Gale étaient déjà à table quand le docteur Garth entra d'un pas vif et s'assit brusquement.

« Avez-vous appris la nouvelle? » demanda-t-il. Il parlait d'un ton sec, car il était un peu contrarié par l'attitude de l'archéologue et de l'artiste, absorbés par leurs goûts plus chimériques et moins pratiques. Armitage disait au même moment: « Oui, je suppose que j'ai vu aujourd'hui quelques échantillons de la très vieille sculpture des véritables Ages de Ténèbres. Et ce n'est pas raide comme certaines œuvres byzantines; on y trouve un peu de ce vrai grotesque qui en général caractérise le gothique ».

« Eh bien, j'ai vu aujourd'hui la plus nouvelle sculpture des Ages Modernes », répliqua Gale « ou plutôt des véritables Ages de Ténèbres. Le vrai grotesque ne manque pas dans cet atelier, je pris vous l'assurer ».

« Avez-vous appris la nouvelle? » reprit avec insistance le docteur. « Boyg est mort ».

Gale s'arrêta au milieu d'une phrase sur l'architecture gothique et dit gravement, avec une sorte de respect vague: « *Requiescat in pace...* Qui était Boyg? »

« Vraiment, répliqua le docteur, je croyais que les bébés à la mamelle, eux-mêmes, avaient entendu parler de Boyg ».

« Eh bien, je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de Paradou », répondit Gale, « chacun de nous vit dans son petit cosmos qui a ses hiérarchies et ses classes. Sans doute ignorez-vous le nom du sculpteur le plus révolutionnaire, ou peut-être du dernier spécialiste de la crosse, ou du champion d'échecs? »

Les deux amis présentaient une différence caractéristique: tandis que Gale parlait en l'air d'un sujet abstrait, jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses pensées, Armitage avait suffisamment l'intuition qu'il se trouvait devant un sujet plus sérieux pour garder le silence. Cependant, il contemplait inconsciemment ses notes; en entendant le nom du sculpteur révolutionnaire, il leva la tête:

« Qui est Paradou? » demanda-t-il.

« Eh bien, l'homme à qui j'ai parlé ce matin! » répondit Gale.

« Sa sculpture est ce qu'on peut rêver de plus révolutionnaire; il est long comme un jour sans pain; il parle plus que moi et parle très bien. Il pense aussi; je crois qu'il sait tout faire, excepté la sculpture. Là, ses théories l'entraînent. Comme je vous l'ai dit, son idée du réalisme... »

« Mieux vaudrait peut-être abandonner le réalisme et nous occuper de la réalité », dit sévèrement le docteur Garth. « Je vous dis que Boyg est mort. Et ce n'est pas là le pire ».

Armitage leva de ses notes un regard aussi vague que celui de son ami le poète: « S'il m'en souvient bien, dit-il, le professeur Boyg avait fait une découverte sur les fossiles ».

« Le professeur Boyg avait découvert que la pétrification est une chose absolument différente de la fossilisation », répondit le docteur d'un ton sec. « Ainsi, il reculait les origines biologiques et les reportait à une période assez éloignée, pour que devint plausible

l'hypothèse de la sélection naturelle. Il peut vous paraître humoristique d'intercaler dans mon discours les mots : « Applaudissements bruyants », mais je vous assure que le monde scientifique qui se trouve compétent dans la matière a été saisi d'étonnement aussi bien que d'admiration ».

« En un mot, il était pétrifié d'apprendre qu'il ne pouvait pas l'être », suggéra le poète.

« Vos impertinences sont déplacées en ce moment », dit Garth. « J'ai découvert une chose horrible ».

Armitage intervint avec la bienveillance que montre le président d'un débat.

« Écoutez, laissons parler Garth; allons, docteur, de quoi s'agit-il? Commencez au commencement ».

« Très bien », dit le docteur de sa voix saccadée, « je commencerai au commencement. Je suis venu ici avec une lettre d'introduction pour Boyg en personne, et comme je désirais particulièrement visiter le Musée géologique, dont sa générosité a pourvu la ville, c'est là que je suis allé tout d'abord. Un spectacle inouï m'attendait : les vitres du Musée Boyg étaient cassées, et les pierres jetées par les émeutiers étaient dans la salle, à quelques centimètres des vitrines; l'une d'elles était brisée ».

« Ce sont des donations au Musée géologique, sans doute », remarqua Gale. « Un protecteur généreux passe par hasard devant le Musée et jette un présent précieux par la fenêtre. Je ne vois pas pourquoi on n'agirait pas ainsi dans le monde de la science, comme vous dites. C'est très reçu dans le monde de l'art. Les bustes et les bas-reliefs du vieux Paradou ne sont que de grands rocs jetés au public et... »

« Que Paradou aille au Paradis! » interrompit Garth, avec une impatience excusable. « Rien ne vous fera donc comprendre qu'il s'est passé une chose étrangère à vos idées et à vos mots en ismes. Il ne s'agit pas uniquement du Musée géologique, c'est la même chose partout. Je suis passé devant la maison où Boyg habitait autrefois et où l'on a eu le bon esprit de mettre une plaque, et la plaque était tout éclaboussée de boue. J'ai traversé la place du Marché où on lui a élevé une statue ces tout derniers jours; elle est encore couverte des guirlandes de lauriers dont ses élèves et admirateurs l'ont ornée; mais ces couronnes sont lacérées, comme si une lutte avait eu lieu; il est évident qu'on a jeté des pierres, car un morceau de la main a été cassé ».

« La statue de Paradou, sans doute », observa Gale; « je ne m'étonne pas qu'on s'en serve de cible ».

« Non », dit le docteur de la même voix dure, « on n'a pas lapidé la statue parce qu'elle était l'œuvre de Paradou, mais parce qu'elle représentait Boyg. C'est la même chose que le Musée et la plaque. Non, il s'est passé une espèce de Révolution française ici, à cause de Boyg; les Français sont ainsi. Vous vous rappelez l'émeute qui a eu lieu dans le village breton où est né Renan, parce qu'on ne voulait pas y voir sa statue. Boyg, vous le savez sans doute, est né en Norvège. Il s'est installé ici parce que la formation géologique du sol et les propriétés minérales attribuées à ce cours d'eau lui fournissaient un excellent champ d'investigations. Ses théories donnaient des attaques d'apoplexie aux prêtres; de plus, il s'est heurté, semble-t-il, à quelque superstition barbare du pays; on prétend que ce cours d'eau est sacré et transforme les serpents en ammonites en un clin d'œil; mythe assez répandu, car on dit la même chose de sainte Hilde à Whitby. Les étudiants en théologie ont comme adversaires les étudiants de la Faculté de médecine; les uns combattent pour Rome et les autres pour la raison, et il paraît qu'une sorte de Pierre l'Ermite, un fou qui habite cet ermitage là-haut sur la colline, descend de temps en temps en agitant les bras et met le feu aux poudres ».

« J'en ai entendu parler », remarqua Armitage. « Le prêtre qui m'a fait visiter le monastère, je crois que c'est le supérieur, en tout cas c'est un homme très éloquent et très instruit, m'a parlé d'un saint homme qui habite sur la colline et est déjà presque canonisé ».

« On souhaiterait presque qu'il fût déjà martyrisé, mais s'il y a un martyr », dit Garth d'une voix sombre, « ce n'est pas lui; permettez-moi de continuer mon histoire dans l'ordre. J'ai traversé la place pour me rendre à la maison du professeur Boyg qui s'élève au coin du marché. J'ai trouvé les volets clos et la maison apparemment vide, à l'exception d'un vieux serviteur qui refusa d'abord de me dire un mot; en effet, de tous côtés, j'ai trouvé chez ces montagnards une grande répugnance à dire quelque chose à un étranger. Mais j'arrivai enfin à lui faire comprendre le but de ma visite et il s'effondra en disant que son maître était mort ».

Un silence tomba, et Gale, qui semblait pour la première fois un peu ému, demanda distraitemment : « Où est sa tombe? Votre histoire est vraiment étrange et dramatique et elle doit nous mener jusqu'à la tombe de Boyg. Votre pèlerinage doit finir devant un magnifique monument de marbre et d'or, pareil au tombeau de Napoléon, et alors vous vous apercevrez que la tombe elle-même a été profanée ».

« Il n'a pas de tombe », dit Garth d'un ton tragique, « quoiqu'il aura sans doute de nombreux monuments. J'espère qu'un jour il aura une statue dans chaque ville, lui dont la statue est insultée maintenant dans la ville où il a vécu. Mais il n'aura pas de tombe ».

« Et pourquoi? » demanda Armitage stupéfait.

« On ne peut pas trouver son corps », répondit le docteur, « on n'en peut trouver aucun vestige nulle part ».

« Alors, comment savez-vous qu'il est mort? » demanda l'autre.

Il y eut un moment de silence, puis le docteur reprit d'une voix plus vibrante :

« Eh bien », dit-il, « je crois qu'il est mort parce que je suis sûr qu'on l'a assassiné ».

Armitage ferma son carnet, mais continua à regarder fixement la table : « Continuez votre histoire », dit-il.

« Le vieux serviteur de Boyg », déclara le docteur, « qui est un drôle de type silencieux et jaune, se décida enfin à me révéler l'existence du préparateur de Boyg dont il est, je crois, un peu jaloux. Ce préparateur, la main droite du professeur, s'appelle Bertrand; c'est un homme très capable, digne de la confiance du grand homme et extrêmement dévoué à sa cause. Il continue son œuvre autant que possible, mais sur la mort ou la disparition de Boyg il ne sait rien de plus que les autres. Il habite une petite maison pleine des livres et des instruments de Boyg, au bas de la colline juste au sortir de la ville; c'est là que je le découvris enfin et que je commençai à comprendre la nature de cette affaire sinistre et mystérieuse. Bertrand est un homme réservé, bien qu'il ait un peu de cette vanité excusable qu'on trouve assez souvent chez les préparateurs. On pourrait s'imaginer que la grande découverte lui appartient autant qu'à son maître; mais c'est un travers assez inoffensif puisqu'il combat pour la gloire de son maître comme il pourrait lutter pour la sienne. En réalité, ce n'est pas seulement cette découverte qui l'occupe. Je n'ai pas eu besoin de regarder longtemps les yeux sombres et brillants et le visage pénétrant de ce jeune homme discret pour comprendre qu'il cherchait à découvrir autre chose. Ce n'est plus le simple préparateur d'un savant ou même un savant en herbe. A moins que je ne me trompe beaucoup, il joue le rôle de détective amateur ».

« Votre éducation artistique, mes amis, est peut-être une excellente chose pour découvrir un poète ou même un sculpteur; mais vous ne vous fâchez pas si je dis qu'une éducation scientifique

vaut mieux pour découvrir un assassin. Bertrand a entrepris cette tâche avec ardeur, et je peux vous dire dans les grandes lignes ce qu'il a découvert jusqu'ici. La dernière fois que Bertrand a vu Boyg, le savant descendait la colline près du cours d'eau; il sortait de l'atelier de l'ami de Gale, le sculpteur, où il faisait une séance de pose d'une heure chaque matin. Je peux ajouter ici, par égard pour la logique de nos méthodes plutôt que par nécessité, que le sculpteur ne s'était jamais querellé avec Boyg, mais était au contraire l'ardent admirateur d'un homme aussi avancé et aussi révolutionnaire.

« Je sais », dit Gale, qui sembla brusquement sortir des nuages. « Paradou dit que l'art réaliste doit avoir pour base l'énergie moderne de la science, mais la fausseté de cette théorie... »

« Laissez-moi en finir avec les faits avant de vous plonger dans vos théories », dit fermement le docteur. « Bertrand a vu Boyg s'asseoir sur la colline, pour fumer; et vous pouvez voir d'ici combien est dénudé le flanc de la colline; un homme pourrait y marcher pendant des heures et être encore aussi visible qu'une monche rampant sur un plafond. Bertrand fut alors appelé au laboratoire où une expérience arrivait au moment décisif; quand il regarda de nouveau, son maître avait disparu, il ne l'a jamais revu depuis. »

« Au pied de la colline et en bas de l'escalier qui monte jusqu'à l'ermitage se trouve l'entrée des grands bâtiments du monastère à la lisière de la ville. De ce côté on arrive d'abord au grand quadrilatère qui est entouré par des cloîtres et par les chambres où les cellules des étudiants, qu'ils fassent ou non partie du clergé. Il est inutile que je vous ennue en vous racontant l'histoire des compromis politiques, grâce à quoi cette partie de l'institution est restée cléricale, tandis qu'au delà des écoles scientifiques et autres sont maintenant entièrement laïques, mais il importe que vous fixiez dans votre esprit le fait lui-même: la partie monastique est sur la lisière même de la ville et l'autre partie ferme pour ainsi dire l'accès de cette ville. Mort ou vivant, Boyg n'aurait pu traverser cette barrière sans être sous les yeux des foules qu'il agitait plus que quiconque au monde. Car la ville entière était en émoi, et même en émeute, et divisée entre ses partisans et ses détracteurs. Quelque chose lui est arrivé sur la colline ou, en tout cas, avant qu'il arrivât à la barrière intérieure. Mon ami, le détective amateur, a examiné la colline ou tout ce qui peut sérieusement compter; c'est une énorme entreprise, mais il l'a accomplie comme avec un microscope. Eh bien, ce champ rocailleux, examiné de près, a le même aspect que vu d'ici. Il n'y a pas de caverne, ni même de trous, il n'y a pas de fissures, ni même de fente sur cette surface de pierre stérile qui s'étend pendant des kilomètres et des kilomètres. Un rat ne pourrait se cacher sous ces rares touffes de figuier d'Inde. Bertrand n'a pu trouver de cachette. Malgré tout il a trouvé un indice. Ce n'était qu'un bout de papier décoloré et humide, qui avait traîné dans le lit peu profond du ruisseau; on pouvait encore déchiffrer quelques mots où l'on reconnaissait l'écriture du maître. La phrase était incomplète, mais on pouvait lire ceci: « J'irai vous voir demain, j'ai à vous dire quelque chose que je ne puis vous laisser ignorer ». Mon ami Bertrand s'assit et réfléchit. La lettre avait séjourné dans l'eau; elle n'avait donc pas été jetée en ville, pour la raison hautement scientifique que la rivière ne remonte pas vers la colline. Il n'y avait en haut que l'atelier du sculpteur et l'ermitage. Mais Boyg n'écrivait pas au sculpteur pour lui annoncer sa visite, puisqu'il allait à son atelier tous les matins. Sans doute la personne qu'il allait voir était l'ermite; et on peut deviner ce qu'il avait à dire. Bertrand savait mieux que personne que Boyg venait de donner à sa grande découverte une perfection écrasante, grâce à des faits nouveaux et à de nouvelles preuves; on peut supposer sans invraisemblance

que le savant est allé annoncer ce triomphe à son adversaire le plus fanatique et le sommer d'abandonner la lutte. »

Gale qui suivait les évolutions d'un oiseau dans le ciel, intervint encore brusquement: « Les adversaires de Boyg », dit-il, « n'ont-ils jamais attaqué sa vie privée? »

« Un fou même ne l'aurait pu », répondit Garth avec quelque chaleur. « C'était un de ces Scandinaves qui gardent la simplicité des enfants, et je crois même leur innocence. Mais c'est pour cela que ses adversaires le détestaient et vous pouvez voir par vous-même que leur haine commence à apparaître à l'horizon de notre enquête. Boyg est allé dire la vérité à l'heure du triomphe et il n'a jamais reparu à la lumière du soleil. »

Le regard lointain d'Armitage était fixé sur la cellule solitaire à mi-chemin de la colline. « Vous ne prétendez pas », dit-il, « que l'homme dont on parle comme un saint, l'ami de mon ami l'abbé, n'est qu'un assassin. »

« Vous avez parlé à votre ami l'abbé de sculpture romane, répondit Garth, si vous lui aviez parlé de fossiles, vous auriez pu voir un autre aspect de son caractère. Ces prêtres latins sont souvent très raffinés, mais cela ne les empêche pas d'avoir des griffes. Quant à l'autre homme sur la colline, ses supérieurs lui ont permis de vivre ce qu'ils appellent la vie érémitique, mais on lui permet bien d'autres choses aussi. Dans les grandes occasions, on lui permet de descendre dans la ville pour y prêcher; on se croirait alors dans un cabanon de fous. Je suis prêt à excuser cet homme en disant qu'il est fou, mais je crois sans difficulté que c'est un fou criminel. »

« Votre ami Bertrand a-t-il confié ses soupçons aux représentants de la loi? » demanda Armitage après un silence.

« Ah! c'est là où le mystère commence », répondit le docteur. Après un moment de silence maussade, il reprit: « Oui, il a porté plainte et, après avoir interrogé bien des gens, le juge d'instruction l'a débouté. Il a allégué la difficulté de se défaire du corps; c'est la principale difficulté dans la plupart des meurtres. L'ermite, qui s'appelle Hyacinthe, je crois, a été convoqué en temps voulu, mais il démontra sans peine que son ermitage était aussi dénudé et aussi dur que le flanc de la colline. On croirait impossible en effet que quelqu'un eût pu cacher un cadavre dans ces murs de pierre ou creuser une tombe dans ce sol rocailleux. »

« Alors ce fut le tour du religieux que vous appelez l'abbé, le Père Bernard du collège catholique. Et il arriva à convaincre le magistrat qu'on pouvait en dire au tant des cellules entourant le quadrilatère du collège, et toutes les autres pièces qui sont sous sa direction. Elles étaient toutes comme des boîtes vides, avec à peine un meuble ou deux de bois; moins que, de coutume en réalité, car beaucoup avaient été cassés pour alimenter le feu de joie au cours de la manifestation dont je vous ai parlé. En tout cas, tel était l'argument de la défense, et il fut sans doute bien présenté car Bernard est un homme habile; il sait bien des choses à part l'architecture romane et Hyacinthe, tout fanatique qu'il soit, est renommé par la persuasion de son éloquence. En tout cas, cela a réussi, l'affaire a été classée, mais je suis sûr que mon ami Bertrand n'attend que le moment propice pour la faire rebondir. La difficulté de dissimuler un cadavre... Tiens, le voici lui-même. »

Il s'interrompit stupéfait. Un jeune homme qui descendait rapidement la rue s'arrêtait un moment, puis s'approchait de la table où les trois amis étaient assis. Il était vêtu avec la lugubre solennité française; son tuyau de poêle noir, sa cravate noire, haute et raide, qui ressemblait à une écharpe, et l'étrange barbe noire qui entourait son menton, lui donnaient un air suranné.

Il semblait sortir des œuvres de Gaboriau. Mais en ce cas ce n'eût été rien moins que Lecoq. Les yeux sombres qui brillaient dans son visage pâle révélaient en effet que cet homme était né pour être détective. A ce moment, l'émotion pâlisait encore son visage naturellement pâle. Il s'arrêta un instant derrière la chaise du docteur, et dit à voix basse : « J'ai trouvé ».

Le docteur Garth se leva d'un bond, les yeux brillants de curiosité, puis, reprenant ses manières mondaines, il présenta M. Bertrand à ses amis, disant au premier : « Vous pouvez nous parler à cœur ouvert, je crois; nous n'avons aucun parti pris et d'autre désir que de voir triompher la vérité ».

« J'ai découvert la vérité », dit le Français, les lèvres serrées, « je sais maintenant ce que ces moines cruels ont fait du corps de Boyg ».

« Nous permettez-vous de l'entendre » demanda gravement l'Armitage.

« Tout le monde l'apprendra d'ici trois jours », répondit le pâle Français. Comme les magistrats refusent de reprendre l'affaire, nous tenons un meeting public sur la place du Marché pour exiger qu'ils le fassent. Les assassins y seront sans doute et non seulement je les accuserai, mais je les condamnerai devant tous. Venez, Monsieur, mardi, à 2 heures et demie, et vous apprendrez comment un des plus grands hommes du monde, a été mis à mort par ses ennemis. Pour le moment, je n'ajouterai qu'un mot. Comme le grand Edgar Poe l'a dit dans votre langue : « La vérité n'est pas toujours dans un puits ». Je crois qu'elle est quelquefois trop évidente pour être vue ».

Gabriel Gale, qui avait l'air de dormir, se redressa avec une animation inhabituelle.

« C'est vrai », dit-il, « et c'est la vérité sur l'affaire entière ».

Armitage se tourna vers lui avec une expression de tranquille amusement. « Voyons, vous n'allez pas jouer au détective, Gale », dit-il, « je ne croyais pas que vous pourriez sortir du royaume des fées pour aider Scotland Yard ».

« Gale pense peut-être, qu'il peut trouver le corps », suggéra le docteur Garth en riant.

Gale se souleva lentement et nonchalamment et répondit de son air distrait :

« Eh bien, oui, en un sens, en réalité, je suis presque sûr de pouvoir trouver le corps. En réalité, en un sens, je l'ai trouvé ».

* * *

Ceux qui connaissent un peu la personnalité de M. Arthur Armitage n'ont pas besoin qu'on leur dise qu'il faisait son journal, et qu'il s'efforçait de noter ses impressions de voyage avec la compréhension du milieu et le mot juste. Mais la plume tomba de sa main, pour ainsi dire, ou du moins erra sur la page, au comble du désespoir et de l'embarras, lorsqu'il tenta de décrire le grand meeting qui réunit la foule, ou plutôt deux foules, sur la place pittoresque du Marché, où il avait erré seul quelques jours auparavant, critiquant le style de la statue ou admirant les contours de la basilique.

Toute sa vie il avait étudié la démocratie dans les livres et quand il la rencontra pour la première fois, elle l'engloutit comme un tremblement de terre. Une différence véritable et effrayante séparait cette foule française, rassemblée sur cette place provinciale, de toutes les foules anglaises qu'il avait vues dans *Hyde Park* ou *Trafalgar Square*. Ces Français n'étaient pas venus là pour se défaire de leurs sentiments, mais de leurs ennemis. Cette réunion publique aurait un résultat quelconque; ce serait peut-être un meurtre, mais ce serait certainement quelque chose.

Et malgré cette férocité militante, ou peut-être par cela même, elle avait une sorte de discipline militaire. Des groupes de volontaires se déployaient en cordon et, non sans quelque brutalité, exécutaient les ordres des chefs. Le Père Bernard était là, avec son visage de bronze pareil au masque d'un empereur romain, et la foule de ses fidèles croisés lui obéissait avec empressement. Près de lui se tenait le prédicateur farouche Hyacinthe, qui ressemblait lui-même à un mort sorti de la tombe avec les os saillants de sa figure et ses orbites cavernes assez profonds et assez sombres pour que les yeux y disparaissent. En face, se détachaient la pâleur sévère de Bertrand et les cheveux roux du Dr Garth, vif comme un rat; leur foule anticléricale rugissait derrière eux, et une lueur de triomphe brillait dans leur yeux.

Avant qu'Armitage eût pu recouvrer assez de calme pour pouvoir prendre des notes, Bertrand avait bondi sur une chaise placée près du piédestal de la statue, et annonçait presque sans paroles par un geste dramatique, qu'il était là pour venger le mort.

Puis les mots vinrent et ils vinrent pressés rapides, accablants et terribles; mais Armitage les entendit comme en un rêve, jusqu'à ce qu'ils eussent abordé le sujet qu'il attendait, le sujet qui aurait éveillé tout rêveur. Il entendit les poèmes en prose de louanges, l'hymne à Boyg, le héros, l'histoire de sa tragédie, autant qu'il la connaissait déjà. Il entendit la décision officielle déclarant que les hommes d'église n'avaient pu cacher le cadavre, comme il l'avait entendue déjà. Et alors il bondit et la foule entière l'imita, car ils apprenaient enfin quelque chose qu'ils ne savaient pas, ou plutôt comme dans toutes les énigmes, ce qu'ils savaient sans le comprendre.

« Ils allèguent que leurs cellules sont nues et leur vie simple », disait Bertrand, « et il est vrai que ces esclaves de la superstition se privent des joies humaines les plus naturelles. Mais ils ont leurs joies. Oh! croyez-moi, ils ont leurs fêtes! S'ils ne peuvent se réjouir dans l'amour, ils peuvent se réjouir dans la haine. Et chacun semble avoir oublié que le jour même où le maître a disparu, les étudiants en théologie, dans leur propre quadrilatère, le brûlaient en effigie. En effigie! »

Un frémissement, qui était à peine un murmure, tout en étant plus violent qu'un cri, parcourut la foule, et tous comprirent le sens entier de ces mots avant d'avoir entendu ceux qui suivirent.

« Ont-ils brûlé Bruno en effigie? Ont-ils brûlé Dolet en effigie? » disait Bertrand, avec un visage blême de fanatique. « Ils ont brûlé vivants ces martyrs de la vérité, pour la plus grande gloire de leur Eglise et de leur Dieu. Oh! oui, le progrès a amélioré ces hommes, et ils n'ont pas brûlé Boyg vivant. Mais ils l'ont brûlé mort et c'est ainsi qu'ils ont effacé les traces de leur crime. J'ai dit que la vérité n'est pas toujours cachée dans un puits, elle est plutôt exposée en haut d'une tour. Et tandis que je fouillais chaque crevasse et chaque buisson de cactus pour trouver les os de mon maître, c'était en public, en plein ciel, devant une foule rugissante dans le quadrilatère, que son corps disparaissait à la vue des hommes ».

Quand le dernier applaudissement et le dernier hurlement d'un tumulte infernal se furent éteints, le P. Bernard réussit à faire entendre sa voix.

« Pour répondre à cette accusation insensée, il suffit de dire que les athées qui l'avancent ne peuvent obtenir l'appui de leur gouvernement athée; mais comme l'accusation touche le P. Hyacinthe plutôt que moi, je lui laisse le soin d'y répondre ».

Un ouragan de bruits contradictoires s'éleva lorsque le prédicateur ermite ouvrit la bouche; mais sa voix avait le pouvoir de percer le tumulte et de l'apaiser. Cette voix musicale et émouvante sortant d'un visage squelettique, vrai symbole de mort, avait quelque chose d'étrange, car c'était sans aucun doute elle qui avait soulevé tant de fidèles et tant de pèlerins. A cet instant drama-

tique, elle avait un terrible accent de réalité qui dépassait tout art oratoire. Le tumulte cependant ne s'était pas encore apaisé, lorsque Armitage, mû par quelque bizarre instinct nerveux, se tourna brusquement vers Garth et dit : « Qu'est devenu Gale? Il avait dit qu'il viendrait ici. N'a-t-il pas ajouté quelque absurdité et affirmé qu'il apporterait le corps lui-même? »

Le Dr Garth haussa les épaules. « J'imagine qu'il est en train de dire d'autres inepties ailleurs sur la colline. Il ne faut pas demander aux poètes de se souvenir de toutes les bêtises qu'ils débitent ».

« Mes amis », disait le P. Hyacinthe, d'une voix calme mais pénétrante, « je n'ai aucune réponse à faire à cette accusation, je n'ai aucune preuve pour la réfuter. Si on peut envoyer un homme à l'échafaud sur un tel témoignage, j'irai à l'échafaud. Imaginez-vous que j'ignore que des innocents ont été condamnés. M. Bertrand a parlé du supplice de Bruno, comme si, seuls, les ennemis de l'Eglise étaient montés sur le bûcher. Un Français peut-il ignorer que Jeanne d'Arc fut brûlée vive? Etait-elle coupable? Les premiers chrétiens furent torturés sous prétexte qu'ils étaient cannibales, accusation aussi vraisemblable que celle que vous faites contre moi. Vous avez maintenant pour tuer des machines modernes et tout l'appareil de la loi moderne; mais vous êtes aussi capables de tuer injustement qu'Hérode ou qu'Héliogabale. Croyez-vous que nous l'ignorions? Croyez-vous que nous ne sachions pas que les puissances du monde n'ont pas changé, que vos légistes exploitent le pauvre et versent le sang innocent pour un peu d'or? Si j'étais ici pour discuter en légiste, je pourrais trouver des arguments contre vous, plus raisonnables que ceux que vous employez contre moi. Pour quelle raison aurais-je mis en péril mon âme par un crime si monstrueux? Pour une théorie au sujet d'une théorie, pour une hypothèse au sujet d'une hypothèse, parce que j'aurais conçu l'idée fantaisiste et ridicule qu'une découverte sur les fossiles menaçait la vérité éternelle. Je pourrais indiquer d'autres hommes qui, pour tuer, avaient des motifs plus sérieux. Je pourrais indiquer un homme, qui, à la mort de Boyg, a hérité de la puissance et de la situation de Boyg. Je pourrais indiquer un homme qui est vraiment l'héritier et celui auquel profite le crime; qui, tout le monde le sait, revendique la découverte du savant comme la sienne; qui a été moins le préparateur que le rival du mort. Lui seul a affirmé qu'il avait vu Boyg sur la colline, le jour fatal. Lui seul, par cette mort, hérite de biens positifs et recueille tout, depuis une situation unique dans le monde scientifique, jusqu'à la plus petite loupe de la collection. Cet homme vit et je pourrais étendre la main et le toucher. »

Des centaines de visages se tournèrent vers Bertrand avec une expression passionnée, effrayante et inhumaine. Le débat avait pris une tournure trop dramatique pour qu'un cri s'élevât. Bertrand était livide, mais ses lèvres blanches souraient et articulèrent ces mots : « Et qu'ai-je fait du corps? »

« Dieu veuille que vous n'en ayez rien fait, mort ou vivant », répondit l'autre; « je ne vous accuse pas, mais si jamais vous êtes accusé aussi injustement que moi, vous pourriez avoir besoin de Dieu. Si j'étais guillotiné dix fois, Dieu pourrait témoigner de mon innocence, fût-ce en m'ordonnant de parcourir ces rues, comme saint Denis, ma tête à la main. Je n'ai pas d'autres preuves; je ne peux appeler aucun autre témoin. Que Dieu me délivre s'il le veut! »

Un brusque silence tomba, plus fort qu'une simple pause, et on put entendre Armitage qui disait d'un ton vif, presque mécontent :

« Tiens, voici Gale qui tombe du ciel ». En effet, Gale s'avancit nonchalamment dans un espace libre au coin de la statue. Il

avait l'air d'arriver à une réception encombrée d'invités et Bertrand se hâta de saisir cette occasion pour faire oublier le discours de l'ermite.

« Voici un monsieur », s'écria-t-il, « qui prétend trouver le corps à lui tout seul; l'avez-vous apporté, monsieur? »

Les prétentions de ce poète qui se croyait détective s'étaient déjà répandues et égayaient la foule, et cette question déclencha de nouveaux applaudissements. Quelqu'un cria d'une voix aiguë et flûtée : « Il l'a dans sa poche », et un autre d'une voix grave et sépulcrale : « La poche de son gilet ».

M. Gale avait certainement les mains dans ses poches, qu'elles fussent vides ou pleines; et ce fut avec une grande nonchalance qu'il répondit :

« Eh bien, dans ce sens, ce n'est pas moi qui l'ai, c'est vous ».

Une seconde plus tard, à la grande surprise de ses amis, qui ne lui connaissaient pas tant d'agilité, il sautait sur la chaise et s'adressait à la foule d'une voix claire et en excellent français :

« Mes amis », dit-il, « je commence d'abord par m'associer à tout ce qu'a dit mon honorable ami, s'il veut me permettre de l'appeler ainsi, sur les mérites et hautes qualités morales de feu le professeur Boyg. Boyg est digne de tous les honneurs que vous pouvez lui décerner. Si nous différons d'opinions sur d'autres points, nous pouvons toujours saluer en lui cette recherche de la vérité, qui est le plus désintéressé de tous les devoirs que nous avons envers Dieu. J'admets, avec mon ami Garth, qu'il mérite d'avoir sa statue, non seulement dans cette ville, mais dans toutes les villes du monde. »

Les anticléricaux applaudirent chaleureusement, tandis que leurs adversaires silencieux se demandaient comment se terminerait cet incident étrange; le poète parut comprendre leur perplexité et continua avec un sourire : « Vous vous demandez peut-être le but de cette déclaration solennelle. Eh bien, vous avez tous, je le suppose, vos raisons pour reconnaître que le professeur avait un amour sincère pour la vérité; mais moi je sais quelque chose que vous ignorez sans doute et qui est une preuve particulièrement convaincante de sa loyauté ».

« Qu'est-ce donc? » demanda le Père Bernard dans le silence qui suivit.

« Eh bien », dit Gale, « il était sur le point d'aller voir le Père Hyacinthe pour avouer qu'il s'était trompé ».

Bertrand eut un élan presque menaçant; mais Garth le retint et Gale continua sans y prendre garde :

« Le professeur Boyg a fini par découvrir que sa théorie était fautive. C'est la découverte sensationnelle qu'il a faite ces jours-ci, grâce aux dernières expériences. J'en ai eu l'intuition en comparant l'histoire qui courait, à sa réputation d'homme simple et bon. Je ne croyais pas qu'il serait allé insulter son pire ennemi. Vraisemblablement, il s'est fait un point d'honneur de reconnaître son erreur. Car, sans me targuer d'être très fort sur cette matière, je suis sûr que c'était une erreur. Les choses n'ont pas besoin de tant de milliers d'années pour se pétrifier. Dans certaines conditions que les chimistes pourraient expliquer mieux que moi, il ne leur faut pas plus d'un an ou même plus d'un jour. Les propriétés de l'eau du pays, appliquées ou intensifiées par des méthodes spéciales, peuvent vraiment en quelques heures transformer un organisme animal en fossile. L'expérience scientifique a été faite et la preuve est devant vos yeux. »

Il fit un geste de la main et continua d'un ton vibrant d'émotion :

« M. Bertrand a raison de dire que la vérité n'est pas dans un

puits, mais sur une tour. Elle est sur un piédestal. Vous la regardez tous les jours. Voici le corps de Boyg.

Et il montra la statue qui, couronnée de laurier et mutilée par les pierres, s'élevait depuis si longtemps au milieu de cette place tranquille, les yeux baissés sur les passants.

« Quelqu'un a suggéré tout à l'heure », continua-t-il, regardant un océan de visages ébahis, « que j'avais la statue dans la poche de mon gilet. Je ne l'ai pas toute, bien entendu, mais en voici une partie », et il sortit un petit objet qui ressemblait à un morceau de craie grise. « C'est un doigt brisé par une pierre, je l'ai ramassé près du piédestal. Si quelqu'un, au courant de ces choses, veut le regarder, il conviendra que ce débris est de même substance que les fossiles admis dans la Musée géologique. »

Il le leur tendit, mais la foule restait immobile, comme si tous ces hommes étaient transformés en statues de pierre.

« Vous me croyez peut-être fou », dit-il gaiement. « Je ne le suis pas tout à fait, mais j'éprouve une espèce de sympathie bizarre pour les fous. J'en viens à bout plus facilement que bien d'autres gens, parce que je sais imaginer la façon désordonnée dont leur esprit travaille. Je comprends l'homme qui a perpétré ce crime. Je sais qu'il en est l'auteur parce que je lui ai parlé la moitié de la matinée, et c'est exactement le genre de chose qu'il peut faire. Lorsque, pour la première fois, je l'ai entendu parler de coquillages et d'insectes pétrifiés, j'ai fait ce que de tels hommes font toujours. J'exagérai son idée jusqu'à ce qu'elle se transformât en hallucination folle : je vis des forêts fossiles, et des troupeaux fossiles, des éléphants et des chameaux fossiles; et ainsi naturellement j'arrivai à une autre pensée : une coïncidence qui me donna le frisson. Un Homme Fossile. Ce fut alors que je regardai la statue et je compris que ce n'était pas une statue. C'était un cadavre pétrifié par la chimie bizarre de votre étrange torrent de montagne. Je lui donne le nom de fossile — c'est un terme populaire assez vague; bien entendu, je connais assez de géologie pour savoir que ce n'est pas le terme exact. Mais ce qui m'occupait ce n'était pas un problème de géologie. C'était plutôt ce que certains appellent « criminologie » et que je préfère appeler « crime ». Si cet extraordinaire monument était le cadavre, quel était le criminel? Où était-il? Quel assassin avait placé là le mort, afin qu'il fût à la fois évident et invisible, et l'avait pour ainsi dire caché en pleine lumière? Eh bien, vous avez tous entendu les débats sur le torrent et le bout de papier et, jusqu'à un certain point, je les ai entièrement suivis. Tout le monde admettait que le secret était caché sur cette colline dénudée, où ne se trouvaient que l'atelier au toit de verre et l'ermitage solitaire, et les soupçons sont tombés sur l'ermitage. Car le peintre de l'atelier était un ami fervent de la victime et personne ne se réjouissait plus sincèrement de ses découvertes. Mais peut-être avez-vous oublié ce que Boyg avait réellement découvert. Sa véritable découverte était de celles qui exaspèrent les amis et non les ennemis. L'homme qui a le courage de dire qu'il s'est trompé doit braver la pire haine : la haine de ses partisans. La dernière découverte de Boyg, comme la nôtre, intervint les rapports de ces deux petites maisons de la colline. Eût-il été un démon et non un saint, le Père Hyacinthe ne pouvait empêcher son ennemi de lui faire des excuses publiques. C'est un fanatique du boygisme qui a frappé Boyg. C'est son disciple qui est devenu son persécuteur, qui s'est tourné contre lui avec une fureur insensée. C'est Paradou le sculpteur qui a saisi un ciseau et a frappé son maître de philosophie, à la fin d'une furieuse discussion sur la théorie où l'artiste ne voyait qu'une extravagante inspiration, car il était indifférent à la plate question de sa vérité. Avait-il l'intention de tuer Boyg? Je ne crois pas; je doute qu'on puisse prouver qu'il l'a tué; et même, en ce cas, je doute qu'on puisse le rendre responsable de cette mort ou d'autre chose. Mais malgré

sa folie, Paradou est un logicien et cette histoire a un développement logique plus intéressant encore.

« J'ai fait la connaissance de Paradou ce matin, en enfonçant le pied dans ses vitres. Il a aussi ses théories et ses controverses et ce matin il était particulièrement agressif. J'ai donc eu une longue discussion avec lui sur le réalisme en sculpture. Je le sais, beaucoup de gens vous diront que jamais rien n'est sorti d'une discussion; et moi, je vous dis que tout en sort, et, en tout cas, si vous voulez savoir ce qui est sorti de celle-ci, il faut que vous compreniez la discussion elle-même. Tout le monde tournait en ridicule le pauvre Paradou; on disait qu'il transformait les hommes en monstres, que ses statues avaient la tête plate des serpents, les genoux cagneux des éléphants ou des bosses comme des chameaux humains. Et il répondait en criant : « Oui, et des yeux de taupes quand il s'agit de voir vos personnages hideux. C'est ainsi que vous êtes, vilaines brutes! vous voilà tortus, grotesques, stupides, comme vous l'êtes en réalité; mais un tas de portraitistes en vogue, menteurs comme des arracheurs de dents, vous ont persuadé que vous ressembliez aux Grâces et aux dieux grecs. » Il jetait feu et flamme ce matin et je peux m'estimer heureux qu'il n'ait pas achevé sa discussion avec un ciseau. Mais ce n'était pas dans cette discussion que naissaient ses arguments; ils avaient violemment assailli son esprit lorsqu'il eut commis son assassinat réel quoique peut-être involontaire. Tandis qu'il contemplait le cadavre, de l'abîme même de ses espoirs déçus, monta l'idée d'une vengeance ou d'une réparation étrange; il entrevit l'ébauche immense d'une plaisanterie aussi gigantesque que les Pyramides. Il dresserait cette ministe plaisanterie de granit sur la place du Marché, afin qu'elle répondît éternellement par un ricanelement de mépris à ses critiques et à ses détracteurs. Boyg lui-même venait de lui expliquer, quelques instants avant sa mort, le procédé par lequel l'eau de la colline pétrifiait rapidement les substances organiques. Les notes et les documents de cette expérience étaient éparpillés dans l'atelier où le savant était tombé. Sa découverte serait appliquée à son propre corps, dans un dessin qu'il n'avait pu imaginer. Si le sculpteur soulevait le corps en lui laissant l'attitude gauche causée par sa chute, s'il le glaçait ou le pétrifiait dans le torrent, ou s'il le plaçait sur un piédestal aux yeux de tous, il réaliserait cette chose même qui avait fait l'objet de tant d'amères discussions; un homme de chair et d'os dans une attitude naturelle offert au mépris des hommes. Cet insensé de génie se promit de rire tout seul, de jouir de sa supériorité secrète sur tous ses ennemis lorsqu'il entendrait les critiques blâmer son œuvre comme la création folle d'un sculpteur excentrique; il imaginait d'avance les groupes qui s'arrêteraient devant la statue et prouveraient par d'irréfutables arguments que l'anatomie était mauvaise et l'attitude impossible. Il écouterait et rirait intérieurement comme un vrai fou, sachant que tous ces gens prouvaient que cet homme de chair et d'os n'avait aucune réalité. Il n'eut aucune difficulté à réaliser son rêve. Il n'eut aucun besoin de cacher le corps; il le fit emporter de son atelier non pas secrètement, mais publiquement, et même avec pompe; c'était l'œuvre enfin terminée d'un grand sculpteur, escortée par les admirateurs d'un grand savant. Mais Boyg était plus que l'auteur d'une grande découverte; et dire de lui qu'il avait eu le courage de la faire serait une sorte d'hypocrisie. Quel autre, sinon lui, aurait eu le courage de la renier? Ce monument qui cache un étrange péché cache une vertu plus étrange et plus rare encore. Oui, acclamez-la comme un véritable trophée de la science. C'est la statue de Boyg qui n'a rien découvert. Cette froide chimère du roc n'est pas seulement l'avortement de quelque horrible transformation chimique, c'est le résultat d'une expérience plus noble qui atteste à jamais l'honneur et la probité de la science. Vous pouvez louer Boyg, comme un homme de science; car dans une affaire touchant à la science, il a agi en

homme. Vous pouvez lui élever des statues comme à un héros de la science; en se trompant, il a montré son héroïsme plus qu'il n'aurait pu le faire s'il avait eu raison. Et, bien que du sol et de la substance de notre étoile natale les étoiles n'aient jamais vu jaillir une monstruosité comparable à cet homme de pierre, c'est l'homme plutôt que le monstre qui peut émerveiller les cieux. Et nous, quelle que soit notre école ou notre philosophie, nous pouvons défiler comme un cortège funèbre pour dire un dernier adieu à une tombe illustre et, comme des soldats, la saluer en passant. »

G.-K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais
par Jeanne Pourmier-Pargoire.)

Dialogue des augures

Sous ce titre : *Pourquoi la guerre?* les services officiels chargés des intérêts de la Société des Nations viennent de faire paraître en une plaquette de luxe, à couverture « remplie » bleue et blanche, imprimée sur papier de Chataignier, une correspondance récemment échangée par deux illustres savants : le physicien Albert Einstein et le psychologue Sigmund Freud. C'est comme « représentants qualifiés de la haute activité intellectuelle » que la Commission internationale de la S. D. N. a invité ces « hommes de recherche et de pensée » à confronter leurs vues sur la paix. Le bureau du Comité permanent a même jugé l'affaire si urgente qu'il a renoncé à publier, comme il en avait d'abord le dessein, certaines lettres où MM. Paul Valéry, Tsai Yuan Pei, Alfonso Reyes, Ozorio de Almeida, entre autres « personnalités européennes, asiatiques et américaines », recherchaient « parallèlement » les moyens d'établir une *Société des Esprits* : ce premier volume de correspondance est remis à plus tard. Sans doute la Société des Nations a-t-elle estimé qu'en des temps où les haines s'affrontent, où les peuples s'affolent, où les intérêts, les intrigues, les menaces se croisent de toutes parts, où son existence même est mise en cause, les *Esprits* pouvaient attendre. Prenant soudain un sentiment tragique de l'heure, elle s'est tournée vers les augures et les a, en toute hâte, appelés au chevet de l'humanité à nouveau menacée de cette maladie qu'est la guerre. Selon son habitude, elle a bien fait les choses : elle s'est adressée aux plus fameux professeurs qui se puissent trouver, à deux savants qui jouissent d'une réputation vraiment universelle et qui lui inspirent d'autant plus de confiance qu'elle les sait affranchis des « préjugés nationaux ».

Ces messieurs, conscients de l'importance d'une telle invitation, n'ont pas hésité à interrompre leurs travaux scientifiques pour échanger des vues sur un sujet de pratique profane, mais qui intéresse les amis du genre humain dont ils tiennent à n'être pas exclus. Ils ont, au reste, pris soin d'établir, sous forme de lettres, le procès-verbal de leur consultation; et cette correspondance, divulguée par la S. D. N., nous permet de faire connaître, dans leur *teneur exacte*, ce qu'ont été les propos qu'ils ont échangés sur cette question : *Pourquoi la guerre?* Imaginer la scène n'est après cela qu'un jeu; c'est celui que nous nous permettons ici.

* * *

Pénétrés de l'exceptionnelle gravité de l'heure, les deux illustres interlocuteurs échangent d'abord force congratulations et saluts

solemnels, selon le cérémonial en usage et la déontologie des corps savants. En priant M. le professeur Freud de bien vouloir prendre place, M. le professeur Einstein fait aussitôt remarquer à son éminent confrère que c'est à lui qu'il doit d'avoir été mandé :

— *Je suis heureux, Monsieur, lui dit-il, qu'en m'invitant à un libre échange de vues avec une personne de mon choix sur un sujet désigné à mon gré, la S. D. N. m'ait en quelque sorte donné l'occasion précieuse de m'entretenir avec vous d'une question qui, en l'état présent des choses, m'apparaît comme la plus importante dans l'ordre de la civilisation : Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre?* (p. 12).

M. le professeur Freud s'incline, puis répond sur un ton réservé et froid :

— *C'est à juste titre, Monsieur, que vous accordez votre intérêt à un sujet qui vous semble mériter aussi l'attention d'autres personnes, et je n'ai pas hésité à me prêter à cet entretien* (p. 25).

Mais le fameux psychiatre éprouve du malaise à soutenir le regard que l'illustre physicien pose sur lui. Ce petit homme avec sa tête de virtuose à l'œil luisant, un peu hagard, aux cheveux fous, rejetés en arrière, ne lui rappelle-t-il pas certains « sujets » dont il a classé les obsessions sous l'appellation de « délire d'Archimède »? Aussi n'est-ce pas sans une certaine méfiance qu'il l'eût fait remarquer :

— *Je présumais, mon cher confrère, que vous choisiriez un problème qui fût aux confins de ce que l'on peut connaître aujourd'hui et auquel nous puissions l'un et l'autre, le physicien et le psychologue, accéder chacun par sa propre voie, de manière à nous rencontrer sur le même terrain tout en partant de régions différentes* (p. 25).

Mais M. le professeur Einstein est « ailleurs » : il trace des équations sur un buvard et n'entend rien de ce que lui dit son interlocuteur. Celui-ci le tire légèrement par la manche et, souriant dans sa fine barbe blanche, lui déclare sans détour :

— *Vous m'avez surpris en me posant la question de savoir ce qu'on peut faire pour libérer les humains de la menace de la guerre. Oui, j'ai été tout d'abord effrayé de mon — j'allais dire de notre — incompétence, car je vois là une tâche pratique dont l'apanage revient aux hommes d'Etat* (p. 26).

Une telle réplique attriste M. Einstein, qui ne veut pas qu'on l'ait arraché pour rien à la physique transcendante. Non, si les hommes d'Etat qui composent la S. D. N. l'ont appelé en consultation, c'est que leurs « ardents efforts, consacrés à la solution du problème de la guerre, ont jusqu'ici échoué dans d'effrayantes proportions » (p. 12).

— *Je crois, au contraire, fait-il d'un ton inspiré, je crois que parmi ceux que ce problème préoccupe pratiquement et professionnellement, le désir se manifeste, issu d'un certain sentiment d'impuissance, de solliciter sur ce point l'avis de personnes que le commerce habituel des sciences a placées à une heureuse distance à l'égard de tous les problèmes de la vie* (p. 12).

Cette fois encore, et tandis que M. le professeur Einstein prononce ces derniers mots, M. le professeur Freud discerne dans son regard ce signe aberrant qu'il a cru tout à l'heure reconnaître. Selon le procédé psychanalytique bien connu, il fixe son interlocuteur et l'autre fait soudain cet aveu :

— *En ce qui me concerne, dit-il en rougissant, la direction de ma pensée n'est pas de celles qui ouvrent des aperçus dans les profondeurs de la volonté et des sentiments humains* (p. 13).

L'entretien pourrait s'arrêter là, mais ce serait dommage. Il s'agit de remettre M. le professeur Einstein en confiance et M. le professeur Freud s'y emploie de façon généreuse :

— *Je me rends compte, Monsieur, lui dit-il, que vous ne soulevez pas la question en tant qu'homme de science et physicien, mais comme ami des humains répondant à l'invitation de la Société des Nations, tel l'explorateur Fridtjof Nansen lorsqu'il entreprit de venir en aide aux affamés et aux victimes de la guerre mondiale privés de patrie* (p. 26).

Emu par tant de pénétration psychologique, M. le professeur Einstein le remercie et s'empresse d'ajouter à l'adresse de son éminent collègue :

— *C'est pourquoi, Monsieur, je ne puis guère songer à faire beaucoup plus qu'essayer de poser le problème et à vous donner l'occasion d'éclairer la question sous l'angle de votre profonde connaissance de la vie instinctive de l'homme* (p. 13).

Voilà qui est sagement parler ; et le maître des secrets de l'humanité contemporaine, l'explorateur et le confesseur de nos tendances les plus secrètes se sent soudain compris. Il se lève et incline profondément sa haute taille, mais M. le professeur Einstein le prie de se rasseoir puis c'est les préliminaires par une louange à son endroit :

— *Je suis convaincu, Monsieur, lui dit-il, que vous serez à même d'indiquer des moyens éducatifs qui, par une voie, dans une certaine mesure étrangère à la politique, seraient de nature à écarter des obstacles psychologiques que le profane en la matière peut bien soupçonner, mais dont il n'est pas capable de jauger les correspondances et les variations* (p. 13).

* * *

C'en est fini des congratulations et des précautions oratoires. Il s'agit de passer à la question : *Pourquoi la guerre?* Ces messieurs vont en discuter tour à tour. M. le professeur Einstein le premier prend la parole. Comme il l'a reconnu lui-même, il n'a pas sur le problème de compétence particulière : c'est ainsi qu'il s'avise — non sans étonnement d'ailleurs — que certains intérêts s'opposent à l'établissement de la paix dans le monde. Mais il n'y a là, il le sent bien, qu'« un premier pas dans la connaissance des conjonctures ». Cela ne suffit pas à expliquer comment la guerre est possible : « *Je ne vois pas d'autre réponse que celle-ci, fait-il soudain : L'HOMME A EN LUI UN BESOIN DE HAINE ET DE DESTRUCTION* » (p. 18) ; et comme illuminé par la découverte de la réalité du mal, M. le professeur Einstein s'écrie : « *C'est là que réside le problème essentiel et le plus secret de cet ensemble de facteurs!* » (Ibid.)

Ce « facteur » secret une fois découvert, le grand physicien a conscience d'avoir apporté sa contribution à l'œuvre de la paix universelle ; il va se taire et laisser la parole, après une dernière révérence, à M. le professeur Sigmund Freud. Ne s'agit-il pas d'expliquer comment l'instinct de haine et de destruction peut « dégénérer en psychose collective » ? Or c'est là le point sur lequel, seul, le grand connaisseur des instincts humains peut apporter la lumière (p. 18). Et se tournant vers lui :

— *Je sais, dit-il, je sais, Monsieur, que dans vos ouvrages vous avez répondu soit directement, soit indirectement à toutes les questions touchant au problème qui nous intéresse et nous presse. Mais il y aurait grand profit à vous voir développer le problème de la pacification du monde sous le jour de vos nouvelles investigations...* (p. 21).

Le « grand connaisseur des instincts humains » prend donc la parole, pour se féliciter lui aussi qu'on l'ait appelé à discuter avec un aussi grand homme de questions si essentielles. Il rend révérence pour révérence, feint d'admirer longuement ce qu'il vient de lui dire et s'effraie de sa propre incompétence, comme il est de mise en pareil cas :

— *Vous avez dit là-dessus l'essentiel, cher et éminent confrère,*

et vous m'avez du même coup pris le vent de mes voiles. Mais je me prête volontiers à voguer dans votre sillage et je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions au plus près de mes conjectures (p. 27).

Ainsi, continue le docteur Freud, ainsi, professeur Einstein, vous vous étonnez qu'il soit si facile d'inciter les hommes à la guerre, et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'incitation. Eh bien, nous croyons, nous, à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcé, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations (p. 44).

Grâce à la méthode psychanalytique, M. le professeur Freud vient, en effet, de découvrir cette vérité imprévue, insoupçonnée, d'une tare naturelle à l'homme, quelque chose d'assez proche d'ailleurs de ce qu'aux époques de superstition on appelait le « péché originel ».

— *Permettez-moi, mon cher confrère, ajoute le professeur Freud, permettez-moi à ce propos de vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations. Nous admettons, dis-je, nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories ; d'une part ceux qui veulent conserver et unir, nous les appelons érotiques — exactement au sens d'Eros dans le Symposion de Platon — ou sexuels en donnant à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité ; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer, nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice* (p. 45).

Ne serait-ce pas là une application freudienne du fameux principe de la *virtus dormitiva* chère aux médecins de Molière ? Mais quel renouveau d'originalité et de force la psychanalyse ne lui donne-t-elle pas ? Et gravement le docteur Freud conclut à l'adresse du docteur Einstein, avec une flatteuse allusion à ses propres travaux :

— *Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction qui joue un rôle dans votre domaine* (p. 45).

Malgré ce rappel à ses études, le professeur Einstein donne depuis un instant des signes de trouble, et c'est en vain que le professeur Freud essaie de le rassurer :

— *Ces pulsions, lui explique-t-il, sont aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie...* (p. 45).

Mais le physicien Einstein s'épouvante à la pensée qu'il existerait des « excuses biologiques » pour tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels l'être humain doit lutter. Et il va protester au nom de l'éthique, lorsque M. le professeur Freud, décelant aussitôt l'obsession scrupuleuse, l'arrête :

— *Ah! Monsieur, dit-il, ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de bien et de mal...* (p. 45).

Puis sur un ton malicieux, il ajoute :

— *Peut-être, Monsieur Einstein, continue le docteur Freud sur un ton malicieux, peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant?* (p. 41).

« Mythologie » ! Voilà un mot qui ne plaît guère davantage au scrupuleux M. Einstein qui n'y a pas tout de suite reconnu l'un des noms grecs de la « relativité ». Aussi agite-t-il violemment sa chevelure de virtuose en signe de dénégation indignée. « Encore le délire d'Archimède », songe à part soi le professeur Freud qui calme son collègue en lui tapant sur l'épaule :

— *Allons, fait-il familier, allons, Monsieur Einstein, est-ce que toute science ne se ramène pas à cette sorte de mythologie? En va-t-il autrement dans le domaine de la physique?* (p. 51).

Et avant que l'autre n'ait dit mot, le docteur Freud continue d'un ton péremptoire :

— *Voilà qui nous permet de conclure pour revenir à notre sujet que l'on ferait œuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs de l'homme* (p. 52).

Le professeur Einstein, littéralement effondré, regarde, l'éminent psychiatre d'un œil morne où ne se lit plus qu'hébété. Aussi le docteur Freud peut-il continuer sans risque d'être contredit :

— *D'ailleurs, ainsi que vous le marquez vous-même, Monsieur Einstein, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression : on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve pas son mode d'expression dans la guerre* (p. 53).

Qui sait même si la « pulsion agressive », si l'assassinat, par exemple, ne trouvera pas dans l'avenir quelques « modes d'expression » originaux et inédits? Quant au remède à la guerre, rien de plus simple, il ne s'agit que d'appliquer les lois de la psychanalyse, en favorisant les instincts de conservation et d'union aux dépens des instincts de destruction et d'agression, désormais réservés à d'autres usages.

— *Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, conclut le professeur Freud, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'eros* (p. 53).

Et, plus bas, avec une réserve de langage qui n'est pas dans les habitudes de la science psychanalytique mais que lui impose la personnalité de son illustre confrère, il ajoute :

— *La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour en l'occurrence, car la religion use d'un même langage : aime ton prochain comme toi-même* (p. 54).

Et sur ce propos évangélique, le docteur Freud se retire en salueant le docteur Einstein : « Si mon exposé, lui dit-il, a pu vous décevoir, je vous prie de me pardonner » (p. 63). Mais l'autre ne répond que par le silence... et la comédie est finie.

C'est, en effet, à Molière, à ses farces de médecins et d'apothicaires que l'on ne cesse de songer en lisant ces propos que nous nous sommes borné à mettre bout à bout, en manière de dialogue. Sans doute est-il fâcheux que de vrais sayants aient accepté de sortir de la spécialité où ils se sont illustrés pour tenir un rôle de figuration aussi ridicule dans la troupe de la S. D. N. Nous ne sommes d'ailleurs pas moins sensible à ce que la farce a, en l'occurrence, de déplacé et de pénible. Craignons qu'une fois encore il ne faille nous hâter d'en rire...

HENRI MASSIS.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

A la gloire de la fleur

En souvenir des Florales de Gand

... Sur les pas de la moderne Flore je pénètre dans le Saint des Saints de la Beauté et de suite mes sens sont ravis... O spectacle de choses à peine terrestres! Cadeaux de Dieu. O vision-triomphe de la variété des formes et des couleurs dues à une imagination supérieure! A mes regards ce ne sont que miettes de soleil, poussière de planètes, brillants d'étoiles, éclats de comètes, lambeaux d'arc-en-ciel!... On croirait que la soie de chaque corolle a été tissée par la main des dryades, que d'ingénieux lutins ont découpé savamment tout pétale et que, descendus des cieux, des chérubins artistes ont peint les mille calices qui s'ouvrent en splendeur...

* * *

Dans le nouveau Jardin des Hespérides j'admire les Hortensias majestueux, vrais grands seigneurs, qui ont toute une parure de calife somptueux. Au milieu du luxe de leurs larges feuilles ils étalent leurs grosses boules de lumière dont les myriades de facettes, en trèfle à quatre, scintillent orgueilleusement. Peu à peu mon initiatrice arrache à tous ces aristocrates le secret de leur irréel coloris. Et j'entends alors d'étonnants aveux... Les uns disent : « Nous avons baigné dans l'azur des mers méridionales, nous avons séjourné au fond des mines de saphir ». Les autres nous confient : « Nous fûmes insulaires dans la solitude des atolls, riches de coraux ou sur la berge d'une île égyptienne où les flamants battent l'air de leurs ailes aurore. » Ceux-ci murmurent : « On nous porta sur la neige éternelle des cimes inviolées », ceux-là enfin : « On nous déposa au Pays de Cocagne, dans une barque d'ivoire qui glissait sur une rivière de lait »...

* * *

Mais voici bientôt un printemps japonais... Les Azalées! Symbole de mignardise! Les arbustes nains nous apparaissent avec leurs grêles membres tordus, leur attitude maniérée, leurs bras menus, leur mine chiffonnée. Un certain cachet, de la finesse, de la délicatesse dans la charpente. Ces gentils séducteurs, Dons Juans du Végétal, cherchent à conquérir des sympathies, à plaire en raison de leur teint crête de coq ou gorge de pélican. Ils minaudent agréablement. Ils s'avèrent un peu précieux, pomponnés. On reste toutefois sous le charme de leur ensemble velouté, caressant et on n'échappe pas à l'attrait de la constellation de ces minuscules bouquets point du jour, midi estival ou crépuscule d'automne...

* * *

Vient-elle du Pays de Golconde? Est-elle née dans le patio d'un rajah du Cachemire? A-t-elle poussé, en surprise, sous la baguette enchantée d'un derviche persan? Où a-t-elle vu la lumière sur le simple souhait d'une bayadère enamourée? On ne sait, mais Sa Grâce la Tulipe se présente à nous avec un art achevé de la coquetterie. Au bout de sa tige-roseau, dame élégante et racée, elle fuse sa beauté ou balance sur sa taille mince le galbe de ses pétales. On la connaît tantôt ardente comme une flamme, tantôt gaie comme une aube, tantôt mélancolique comme la fin d'un soir violet de septembre. Cette sorte de cloche soyeuse, frappée par le soleil incandescent ou frôlée par le brouillard soifre, c'est son cœur tout gonflé qu'elle nous offre, cœur de jolie, prête à se faire admirer, cœur d'enjôleuse, jamais lasse de compliments, de louanges et d'adulations...

* * *

Très frisé, chiné, pimpant en diable, Monsieur l'Œillet semble un dandy. Il fait fort jeune. Il est drôle, coquin, narquois. La

timidité ne l'a jamais atteint, la crânerie l'a tenté plus d'une fois. Il affecte le genre gamin, espiègle et se rengorge souvent, plein de vanité. Son panache, il l'agit avec ostentation, enfantinement. « Regardez-moi bien », telle est sa devise. Carnaval de couleurs, tantôt Pierrot, tantôt Arlequin, il aime moitié riant, moitié pleurant, à couvrir sa frimousse de poudre de riz ou à l'enduire de fards ponceau, ocre, pivoine ou caramel. Audacieux, hardi, il dit : « Je tiens à vivre pour orner la boutonnière de quelque bellâtre et je veux mourir, en souriant, sur le sein d'une élégante... »

* * *

Droites, assez uniformes, l'aspect un peu figé, sucre, se dressent Mesdemoiselles les Jacinthes. Ne pense-t-on pas qu'elles ressemblent à des bonbons fins qu'un génial confiseur, aux ordres de Gargantua, aurait trempés dans un jus de fruits outremer ou vermillon ? Elles sont fraîches, appétissantes. Un oiseau gourmet, trompé par les apparences, pourrait être dupe et piquer de son bec les grappes luisantes pour en exprimer le suc. Leurs mille clochettes, toutes pareilles, s'ingénient à former un carillon floral. Carillon, assez discret, qui doucement, chante, parle de sa voix ambaumée, de son timbre porte-odeurs... Senteur, divin mystère, adorable secret que la Fleur se plaît à nous révéler aujourd'hui... Miraculeux langage, que la Création a jeté, en prodige, dans le cœur d'une jacinthe!...

* * *

Mais quoi... dans ce hall, où flottent de tièdes vapeurs, c'est de l'étonnement, du saisissement que j'éprouve... Devant la perfection d'un tel travail je reste confondu, stupéfait, L'Orchidée... Véritable œuvre d'art!... Je cherche à comprendre, à découvrir quelque procédé du moyen âge désormais perdu, à résoudre une énigme en somme. La Fée des Flandres, qui m'accompagne, voit mon embarras et me souffle aussitôt à l'oreille : « Tu sais, je vais satisfaire ta curiosité et te conter la légende : « Dans le château de la Belle au Bois Dormant un orfèvre, ami des jardins, était tombé endormi comme toute la maisonnée. Pendant son sommeil il eut un songe. Il rêva, qu'en rançon de son âme, il signait un pacte avec Méphistophélès qui lui léguait le pouvoir magique de composer la plus originale des fleurs. Bientôt réveillé et échappé du logis enchanteur l'artiste se livra à l'invention sous les auspices de la Fantaisie. Et des jours et des nuits il découpa, taillada, retourna, cisela des morceaux de soie neige auxquels il donna toutes ces formes déchiquetées, tourmentées, frisant le diabolique. Le Faust horticole, pour l'ornementation, eut recours ensuite à l'habileté de sorciers grimaçants et, prestigieusement, leur dicta leur besogne : ponctuer, strier de leurs pinces multicolores chaque lamelle immaculée, y peindre des signes cabalistiques, y inscrire pour toujours des pensées sibyllines ou des questions-angoisse destinées à torturer les cerveaux humains au milieu d'une intense émotion. »

* * *

... Et j'avance, et j'avance toujours, guidé par la Dame des Magnificences. Et je contemple les opulents rhododendrons, véritables buissons ardents sur lesquels les nuages ont fait descendre toutes leurs nuances, et la cohorte des fleurs tropicales avec leur excessive splendeur, leur somptuosité de princesse orientale, reines de Sabah qui exhibent leurs atours et étalent leurs falbalas... Et je regarde le bataillon des lilas, très fiers au bout de leurs hampes, la cascade des glycines, la mer bigarrée des anémones, la procession des frères cinéraires, la nappe des amaryllis, orgueil printanier des massifs...

Je me figure alors, qu'un jour de subite inspiration, des prophètes artistes ont envahi l'Éden de la Terre Promise, en ont cueilli les fruits les plus rutilants et les ont rapportés dans des

corbeilles d'argent. Et je crois voir, sur les millions de pétales fraîchement formés, ces géants des Premiers Âges ouvrir et presser les globes des citrons, des oranges et des grenades, écraser les bulbes des pêches et des abricots, crever les ballonnets violacés des raisins, faire gicler les myrtilles sanguinolentes, émettre bananes, Calebasses et pamplemousses. Le rubicon des groseilles, des cerises et des framboises, l'améthyste des prunes ovoïdes et des figues onctueuses, le topaze des mirabelles et des duchesses, les filets ivoirins des noix de coco, les gouttes d'or suintant des rayons de miel ont dû couler en ruisselets sur ces présents du Divin que de grands initiés ont baptisés, en poètes, Noël des Végétaux et Alleluia de la Couleur!...

* * *

« ... Maintenant le bouquet du feu d'artifice floral ... m'annonça la Reine de Beauté qui me précédait... L'objet précieux qu'on entoure, par crainte de vol, d'une prudente défense, le bijou doté de palpitation qui repose dans son écoin de feuillage acéré... Sa Majesté la Rose, la Rose triomphante, la Rose éclipsant même ses adoratrices, mais aussi la Rose, sœur de la Femme, avec une image presque humaine... Dévotement je les regarde. Elles sont expressives, elles s'efforcent d'être sympathiques. Chacune a sa physionomie, chacune est éloquente. Elles paraissent tendres, ou langoureuses, ou passionnées, ou calines, ou mélancoliques. Je crois que leur langage signifie : « Aimez-moi... Je vous aime... Toutes, à demi-closes ou largement ouvertes, pâles ou le teint vif, nous égrenent leurs aventures, leur histoire mystique, ou sentimentale, ou tragique. Elle se plaisent à nous révéler le secret de leur origine... Et il nous semble entendre des confidences successives :

« Moi, j'ai surgi, dans un cloître, du souffle d'une vierge qui avait sacrifié sa jeunesse au Seigneur... »

« Dans les plis de la robe d'une sainte, un matin d'été, je naquis... »

« Le soupir d'une nymphe me donna le jour une aurore d'avril... »

« J'ai fleuri spontanément lorsqu'une vestale, avant de se livrer aux flammes, a versé une larme... »

« Les pieds d'une innocente enfant, tout de blanc vêtue, ont heurté un parterre... et aussitôt j'ai poussé... »

« Une note suave de musique me fit éclore par une nuit opale... »

« Le regard d'une femme radieuse sous de longs voiles immaculés a suffi de fuser pour que je paraisse... »

« Un soir d'orage, du sein de Desdémone poignardé, une goutte de sang coula et... il y eut alors un calice vermeil de plus... »

« Nous naissions sur les lèvres d'un poète agonisant à mesure que ses ultimes strophes s'envolaient au ciel... »

* * *

... Cependant la fête de l'Esthétique touchait à sa fin... Devant un tel émerveillement mes yeux, presque embués, papillotaient de plaisir, de volupté, de fatigue aussi. Vision excessive de couleurs... Un peu étourdi je ressentais une légère ivresse, la fantasmagorie des teintes du prisme sans cesse me poursuivant. Les joyeuses fées porte-bonheur, évadées du Royaume de leurs songes, venaient de me combler et d'accomplir en ma faveur, avec leur baguette florale, un véritable miracle visuel...

J'allais dire adieu à la Divine Compagne qui m'avait accordé une des heures les plus lumineuses de mon existence. Je m'apprêtais à lui crier ma gratitude, à lui chanter l'hymne de la reconnaissance. Elle vit mon enthousiasme. Elle comprit. Et ses prunelles, par un étincellement unique, traduisirent sa royale satisfaction. Mais, avant de disparaître et de s'envoler, la Dame

Eblouissante se tourna vers moi et, au milieu d'un flamboiement suprême, elle clama :

« Humain, tu viens de goûter le plaisir des dieux et de soulever un coin du voile qui cachait le Paradou. Souviens-toi toujours que la Fleur est le plus pur chef-d'œuvre de la Nature, le Présent insigne de la Création. Garde en ton cœur un culte souverain pour ces expressions de poésie. Regarde-les comme les sourires de la vie... joie pour les yeux, parfum pour l'esprit. Au jour de mélancolie et de tristesse penche-toi vers ces trésors vivants, vers ces chatoyantes amies. Sans aucun doute tu y trouveras une source d'apaisement, l'essence du Bien à l'âme et tu y cueilleras l'Espérance!... »

JOSEPH D'HENNEZEL.

Léon Mabille

A propos d'un livre récent (1)

Tout était à l'unisson chez Léon Mabille : le physique et le moral ; haute taille, port superbe, figure mariale aux traits vigoureux, rehaussée d'une forte moustache en crocs, les yeux vifs scrutant l'interlocuteur, et la voix d'or, chaude, enveloppante ou éclatante tour à tour, une voix qui secouait, charmaît ou enlevait l'auditoire, s'adaptant à tous les milieux et servant toutes les causes pourvu qu'elles fussent bonnes, nobles, saintes.

Elle avait réenti, cette voix, au jubé de l'église paroissiale à la grand'messe du dimanche, dans la salle des assises de Mons, au Parlement, aux halles universitaires de Louvain, dans les cercles étudiants ; mais ce qu'elle avait de meilleur, de plus vibrant et de plus prenant, elle le réservait aux meetings populaires tumultueux, si tant est que Mabille fût capable de réserver quelque chose des dons que la Providence lui avait généreusement départis, car il se donnait tout entier à tout qui avait besoin de lui.

Il reste vrai néanmoins que c'est dans ces réunions ouvrières qu'il fallait aller de préférence pour entendre rugir « le lion du Rœulx », comme on le qualifiait volontiers, d'un surnom dont le pittoresque égalait l'exactitude.

Aussi bien est-ce dans ces réunions ouvrières que l'homme prend son caractère essentiel d'animateur de la démocratie chrétienne. Il fut en effet en Belgique un des chefs du mouvement béni par Léon XIII, un des premiers en date et en importance dans l'état-major où l'on remarquait l'abbé Pottier et Kurth, Verhaegen et Helleputte ; plus près de lui Victor Hanotiau et Florimond Senel, particulièrement mêlés aux groupements hennuyers, et plus tard Michel Levie, qui a bien voulu, en préface au livre de M. l'abbé Riche, redire en quelques pages l'admiration, la gratitude, l'affection vouées à Léon Mabille.

* * *

C'est le démocrate chrétien avec toute la ferveur de son catholicisme et de son amour du peuple, conquérants l'un et l'autre, et, en somme, ne faisant qu'un, que l'actif directeur des œuvres sociales du Centre a surtout voulu présenter au grand public.

Le portrait est vrai, vivant, attachant. Il en émane — et tel

(1) *Léon Mabille et le mouvement ouvrier chrétien dans le Centre*, par R. RICHE, docteur en philosophie et en théologie, directeur des œuvres sociales de la Fédération du Centre, Gembloux, Duculot, 1933, in-8°, de 131 pages avec portrait.

est le vœu du peintre — une ardeur communicative pour la cause que servait Mabille.

Sans doute, nous n'avons pas ici l'étude complète et définitive que mériteraient une telle physionomie et une telle existence. L'auteur lui-même se plaît à déclarer qu'il n'a pu nous donner qu'un crayon, une ébauche, avec l'espoir que son essai provoquera les confidences de nombreux amis et disciples et qu'à bref délai, après le bel éloge académique décerné au professeur de l'Université catholique par son collègue M. Defourny, après le présent opuscule consacré à l'homme d'œuvres par un de ses continuateurs, une documentation plus abondante permettra d'écrire une biographie de Mabille aussi fouillée, aussi intéressante et aussi bienfaisante que cette biographie de Godefroid Kurth, menée récemment à si bonne fin par M. F. Neuray.

* * *

Ce n'est pas sans une raison profonde, mais en vertu d'une affinité intime, que ces deux grandes figures du catholicisme belge s'évoquent l'une l'autre sous la plume. Tant de traits communs y éclatent !

Vie et mort sont, chez tous les deux, en des circonstances différentes, éloquents, pleines de grandes et bonnes leçons !

Qu'on se souvienne de la rencontre suprême du cardinal Mercier et de Godefroid Kurth, scène toute de majesté et de tendresse, de foi et de piété !

Qu'on lise ensuite, dans le livre de M. l'abbé Riche, la page émue où il représente l'énergique vieillard du Rœulx « se couchant pour mourir » — ainsi que font les Mabille — accueillant le prêtre et le divin viatique l'âme en paix et le sourire aux lèvres et disant : « On ne craint la mort qu'à distance, de près elle n'a rien d'effrayant. »

Pareille fin était l'aboutissement logique de la longue vie du grand lutteur chrétien. Le bûcheron, ayant fait sa rude tâche, dépense sa cognée et meurt. Ou mieux, le chevalier que fut dans toute la force du terme Léon Mabille, après mainte chevauchée et maint coup d'épée au service des faibles et des humbles, rend à son Dieu son âme simple, ingénue et pure comme une âme d'enfant.

Roland sent que son temps est fini

Il tend à Dieu le gant de sa main droite,

Et voici que les anges du ciel s'abattent près de lui (1).

GEORGES LEGRAND,

professeur d'économie sociale.

(1) *Chanson de Roland*, CCV.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Analyse du système De Greeff.

Avant de poursuivre cette analyse, je désire placer ici deux observations préalables d'une portée décisive. La première émane du R. P. Lenain, S. J., dans son remarquable article publié par la *Nouvelle Revue théologique*. Il se demande, à la manière de Foch : « De quoi s'agit-il ? » Il se répond qu'il ne s'agit pas d'épiloguer sur l'un ou l'autre détail qui, chacun pris à part soi, seraient susceptibles d'interprétations contradictoires. Pareille méthode est condamnée à l'échec. Comme l'a écrit spirituellement M. Bouchard, ce n'est pas par l'épouillage, par la recherche des pucerons qu'on dresse la monographie d'un rosier. Il faut embrasser la totalité des faits et découvrir l'hypothèse qui la recouvre, qui fasse justice à l'ensemble.

Lumineuse observation que corrobore Dom Ryelandt dans la *Revue liturgique et monastique*. « Les explications naturelles, écrit-il, — autosuggestion, illusion vivifiée par les suggestions de l'entourage, phénomène de construction infantile, simulation — peuvent paraître expliquer adéquatement quelques paroles ou certaines attitudes particulières relevées à Beauraing au cours des interrogatoires. Nous n'en disconvenons pas : on conçoit aisément qu'un sujet prédisposé puisse s'autosuggestionner à la manière des hystériques, et affirmer, avec quelque bonne foi, avoir entendu et vu ce qu'il n'a en vérité ni vu ni entendu. Mais à Beauraing le fait est tout autre. Il nous faudrait admettre comme naturellement possible que, dans un même village, cinq enfants, éduqués sans aucune exaltation religieuse, sans tares apparentes, puissent s'autosuggestionner jusqu'à percevoir une personnalité lumineuse aux contours nets, et cela, à une même heure, simultanément, et non seulement une fois, mais continuant ce jeu pendant cinq semaines et plus de trente fois. C'est là un ensemble aux éléments coordonnés dont la réalisation très complexe doit en bonne logique s'expliquer autrement que par une formule de psychiatrie. »

Voilà cependant l'insoluble problème que M. De Greeff prétend résoudre. Au près de cette trouvaille, la pierre philosophale n'était que jeu d'enfant.

Est-ce à dire que, dans l'hypothèse d'une perception surnaturelle par les sens externes, on ne puisse admettre une part d'auto-suggestion ? Est-ce que les facultés du voyant ne peuvent s'exercer spontanément, entrer en collaboration et mêler à la vision une part d'interprétation subjective, comme il appert dans les révélations de sainte Hildegarde, de Marie d'Agréda, de Catherine Emmerich ? Dom Ryelandt en convient dans la même note et il pose cette question : « Certaines divergences dans les dépositions des enfants de Beauraing ne pourraient-elles s'expliquer par cette part d'activité subjective, sans toutefois diminuer la pleine valeur de leur témoignage foncier ? »

Pour notre part, après un examen approfondi des documents de première valeur mis à notre disposition, nous estimons ces variantes des dépositions actées plus apparentes que réelles. Peu importe d'ailleurs, il reste, assurément, une marge où une cri-

(1) Voir la *Revue catholique* du 31 mars, 7 et 14 avril.

tique savante pouvait s'exercer, mais il ne fallait pas se jeter à l'étourdie sur Beauraing comme un papillon de nuit sur une lampe. C'est étrange, confiait une haute personnalité universitaire à un évêque français qui me l'a répété, étrange, comme ces naturalistes ignorent jusqu'aux premiers éléments de la critique historique!

* * *

Le 30 novembre. — Nos lecteurs se souviennent que le poteau-épouvantail numéro 40 a fait les frais de la première apparition. Il ne joue plus dans la deuxième, celle du 30 novembre. Il est remplacé par les clartés silencieuses et fugaces des automobiles. Avec une élégante désinvolture, M. De Greeff vous jette entre parenthèses : Albert déclare (p. 172) le 16 décembre : « Le deuxième jour, je ne l'ai pas vue (l'Apparition) à la même place. C'est en arrivant dans l'allée que je l'ai vue au coin des nouveaux bâtiments. » (*Clartés de la route de Pondrôme. Voir photographie.*)

J'ai la photographie sous les yeux et j'y vois que M. De Greeff s'enfoncé dans la nuit d'un mystère plus épais. En effet, Albert situe l'Apparition entre la grotte et la nouvelle aile du Pensionnat, près du houx, a-t-il précisé. D'accord, mais par quel miracle d'optique les clartés d'autos venant de la route de Pondrôme ont-elles pu se projeter en cet endroit, sans être interceptées par la masse des bâtiments qui s'interposent entre l'endroit susdit et la route de Pondrôme ?

C'est en nous servant du plan dressé par M. De Greeff que nous avons démontré dans notre précédent article et dans celui-ci l'impossibilité matérielle de faire projeter les clartés d'autos sur le remblai, encore moins sur les arbres du jardin, soit que les autos descendent de la route de Pondrôme, soit qu'elles viennent en sens inverse de la Grand-Place. Mais, voici un renfort inattendu. M. Nicaise-Vermer, paysan beaurainois, qui secoue M. De Greeff comme un prunier, l'accuse formellement dans sa brochure « d'avoir truqué son plan, pour les besoins de sa cause », d'avoir ignoré la courbe prononcée que dessine la route de Rochefort, entre le presbytère et l'imprimerie Sainpain, de telle sorte qu'une auto venant de plus haut, ou manœuvrant devant l'Hôtel des Touristes, ne peut jamais projeter les rayons de ses phares sur le viaduc et moins encore sur les arbres du jardin. « Cette courbe, vous ne l'indiquez pas sur votre plan, et vous accentuez votre inexactitude volontaire en indiquant par une flèche en ligne droite qui part de l'Hôtel des Touristes et se termine au viaduc la trajectoire des autos qui manœuvrent devant cet hôtel. » Le terrible M. Nicaise lance à la tête de l'éminent criminologue cette apostrophe : *Vous êtes pris ici en flagrant délit.*

Et cependant, M. De Greeff est un vertuomane qui se scandalise d'un propos de Fernande, jugé par lui shocking. N'a-t-elle pas répondu à la Sœur portière, qui lui avait dit : « C'est la Sœur Anne que vous avez vue se promener ». *C'est en robe de chambre, alors !* car les Sœurs sont de noir habillées.

M. le Doyen de Beauraing n'est d'ailleurs pas beaucoup plus tendre envers l'éminent psychiatre que le paysan beaurainois. Le maître avait écrit en finale : « Il est important de noter que ce second jour, c'est en arrivant, en prenant l'allée que les enfants ont vu et non pas de la porte du couvent ». On lui répliqua : « Je répète que jamais nous n'avons entendu les enfants parler de la sorte. Le second comme le premier jour, lisons-nous dans nos notes qui valent bien celles de M. De Greeff, les enfants ont vu

de la porte du couvent, et non pas en prenant l'allée. » Saluez, resaluez, Maître!

Conclusion. Toute la fantasmagorie composée par une brillante imagination avec les lieux silencieuses et fugaces, la forme vague et lumineuse, les hommes porteurs de lanternes, s'évanouit à plaisir devant le fait irrécusable de cette localisation entre la grotte et l'aile nouvelle du Pensionnat.

* * *

Le 1^{er} décembre. — Troisième Apparition. C'est le jour où M^{me} Degeimbre s'est avancée vers la grotte avec un bâton. M. De Greeff, cet homme droit qui n'aime pas les courbes, accuse Gilberte Voisin de lui avoir menti, le 16 décembre, en affirmant, contrairement à la déclaration de M. Maistriaux, sa présence à cette scène. Il fait erreur; la petite, non directement interrogée, ne s'est pas servie du pronom, *je, moi*, mais de l'indéfini: *on*, parlant au nom du groupe auquel elle appartient et s'en attribuant les actes, aussi légitimement, par exemple, que les soldats français entourant Verdun disaient: «*Nous* avons repris Tournai et gagné Mons », prenant à leur compte les actions militaires qui relevaient de l'armée entière, encore bien qu'accomplies par telles unités.

Le 2 décembre. — Apparition marquée par la question d'Albert: *Est-ce bien la Vierge Immaculée?*

M. De Greeff note, à sa manière, l'enrichissement progressif de la *Vision*: premier jour, spectacle vague et inconsistant; second jour: statue illuminée, électricité qui s'allume et s'éteint; troisième jour: l'objet se précise, c'est une vision; quatrième jour: tout le monde en parle, l'effervescence monte, c'est sûrement la Vierge; pour en être sûr, Albert lui en fait la demande.

Ce crescendo artificiel n'est qu'un jeu d'esprit, une distinction élémentaire suffit à le dissiper. La vision, c'est-à-dire la personne lumineuse perçue, était telle, aux contours aussi nets, le premier jour que les jours suivants. La perception de son identité, la conscience qu'en ont prise les enfants s'est précisée. Mais dès le premier soir, leur connaissance a rapidement évolué de la sorte: premier stade: sur place, *quelqu'un se promène en blanc*; deuxième stade, au pensionnat: *la statue de la grotte s'est animée*; troisième stade, en famille: c'est la *Vierge!* Et même, d'après certaines versions dignes de foi, la première parole d'Albert aurait été: *Regardez la Vierge qui se promène au-dessus de la grotte.*

Énoncée en termes différents, cette perception fut identique chez tous. Il est clair que la comparaison d'Andrée avec la lumière électrique, fruit de sa réflexion communiqué le 15 décembre, vise uniquement la soudaineté de l'apparition et de la disparition de la Vierge.

Des témoignages, recueillis à la première heure, que j'ai sous les yeux, il résulte à l'évidence que l'enrichissement fut purement subjectif. Simplement conjecturale, au début, la reconnaissance de la Vierge s'affermir de jour en jour; elle ne parvint à sa pleine certitude, comme pour Bernadette à Lourdes, qu'après la déclaration formelle: *Je suis la Mère de Dieu et la Reine des Cieux*; encore bien que le R. P. Bruno pousse la démonomanie jusqu'à entendre ainsi ces mots sur les lèvres d'Andrée: *Je suis l'Amer de Dieu et la Haine des Cieux!!!*

J'ai négligé la part de la foule dans la création de la vision; elle fut immense, au dire de M. De Greeff. Je le reconnais sans peine. A quelle hauteur a dû monter son «*effervescence* » pour faire surgir dans l'imagination des cinq enfants, hallucinés par le signal numéro 40 et les phares d'autos, l'image radieuse, d'une incomparable beauté, de la Vierge de Beauraing? L'ancien directeur de la Maison de Santé de Beau-Vallon a fait là une découverte que la science enregistrera.

Il est vrai d'ajouter, à sa décharge, qu'à propos de l'apparition

du 4 décembre (il n'y en eut pas le jour précédent), M. De Greeff discerne des indices d'autosuggestion: le plus intéressant est celui d'une gravure représentant la Vierge de Fatima au frontispice d'une brochure d'Averbode, dont l'éminent professeur affirme avoir tenu entre ses mains un exemplaire portant: *Louise Cartiaux, reçu le 8 novembre 1932.*

J'admire fort ce tour insinuant du maître. Où a-t-il rencontré cet exemplaire? A Beauraing? A Louvain? Silence. L'a-t-il surpris chez les Voisin, chez les Degeimbre? Impossible. Qui est cette Louise Cartiaux dont il imprime le nom en caractères gras, avec la date mentionnée? Mystère. Mais ce qui est pharamineux, «*supercoquantieux* », aurait dit Rabelais, c'est le parallèle institué la ressemblance, la quasi-similitude, — aux rayons près — découverte par le maître entre ces deux types, radicalement, totalement dissemblables, la Vierge de Fatima et la Vierge de Beauraing, pour faire avaler aux lecteurs, présumés ignares, l'ircommensurable sottise d'une suggestion possible chez Fernande, sans doute, la problématique amie de la mystérieuse Louise Cartiaux (l'introuvable).

Vierge portugaise: tête un peu penchée, pieds visibles, robe ornementée, avec dessins brodés, aux manches très amples, moutonne en forme de chape enveloppant même la tête, qui est couronnée d'un cercle d'étoiles, mais laissant le front à découvert.

Vierge beaurinoise: tête droite, pieds dérobés sous les nuages, robe droite aux plis tombants, sans autres ornements que des rais d'azur transversaux, absence de manteau, mais léger mantelet ou plutôt voile descendant sur le front presque à la hauteur des sourcils et sur les épaules, tête lançant des rayons lumineux très minces, formant à la Vierge un diadème étincelant.

Bref, la Vierge de Beauraing, reproduite avec une extrême patience sous la dictée des voyants par les moniales de Maredret qui ont finalement obtenu leur approbation, réalise un type absolument inédit, d'une extraordinaire originalité, et en même temps d'une beauté immatérielle, le type de l'Orante idéalisée avec un art souverain qui défie la comparaison. Et quand on pense que cinq gosses ignorants ont fait éclore cette radieuse Beauté de leurs petits cerveaux, à l'excitation du signal numéro 40 et des phares d'autos, et à l'appel de la foule, c'est à faire sécher de dépit nos plus grands artistes, les Maurice Denis et les Desvillères qui n'ont pas trouvé ça! En tout cas, donner à entendre que Fatima engendra Beauraing, ce n'est pas de la psychiatrie, c'est de la mauvaise plaisanterie.

* * *

Dans les observations relatives à l'apparition du 5 décembre, rien de saillant à signaler. M. De Greeff ergote sur les notes de son confrère Maistriaux, chicane sans autre portée que le désir de se débarrasser d'un témoin autorisé et gênant.

A propos de l'apparition du 6 décembre, il est question de Joseph Degoudenne, le pauvre petit paralytique, qui a prétendu avoir vu la tête de la vierge. M. De Greeff nous affirme que pour comprendre cette vision partielle, il importe de savoir que l'enfant était très suggestionné. Un excellent témoin de cette Apparition opine que l'enfant s'est illusionné, il a cru voir la tête, mais sa déconvenue écarte l'hypothèse de l'hallucination collective.

C'est ensuite la question du chapelet de la Vierge qui est soulevée ici dans la reproduction du questionnaire qui fut posé à Albert par M. Malmédy, son professeur, ce 6 décembre «*exactement à 11 heures du matin* », note M. De Greeff avec son exactitude coutumière, c'est-à-dire à l'heure où l'honorable professeur donnait sa leçon à l'École moyenne.

— A-t-elle un chapelet?

— Non, elle n'en a pas.

Après quoi, en petites capitales, au haut de la page 180, sur une seule ligne : *Le chapelet est apparu le soir même.*

Autosuggestion manifeste! Cela me laisse très froid. Il n'est écrié nulle part que dans leurs visions les plus certaines les voyants distinguent d'emblée tous les détails. De plus, les enfants, nous l'avons vu, ont parfaitement expliqué la difficulté d'apercevoir ce chapelet qui se dissimulait en grande partie dans le froncement de la robe. Mais si ce détail d'autosuggestion pouvait réjouir la science de l'éminent psychiatre, qu'il s'accorde cette satisfaction. Seulement, il s'ôte lui-même ce plaisir, car, à la page suivante, je lis : « Le témoin, M. Malmédy, nous a dit dans la suite qu'il n'était pas le premier à avoir parlé du chapelet et qu'un prêtre avait posé la même question la veille dans l'après-midi ». Alors quoi? L'autosuggestion n'a pas joué la veille, le 5, puisque le chapelet n'est apparu que le 6 au soir. A quoi rime cette autosuggestion à retardement?

Autre indice : M. le Doyen a donné lecture de l'histoire de Notre-Dame de Lourdes « dans la première moitié de la semaine », donc entre le dimanche 4 et le mercredi 7, donc, vraisemblablement, après huit apparitions que cette lecture n'a pas pu influencer. O autosuggestion! On te cherche partout, on ne te trouve nulle part! On te tire par les cheveux, tu glisses entre les doigts comme une couleuvre et il ne reste dans la main que les cheveux.

M. De Greeff nous en fournit un nouvel exemple : « En vérité, lui disait M^{me} Degeimbre, les enfants parlaient assez bien de tout cela. Ils essayaient même de se mettre dans le noir pour tâcher de revoir l'apparition. Ils se mettaient la tête dans les mains, etc... Détails confirmés d'ailleurs par le D^r Maistriaux ». Eh bien, qu'est-ce que ça prouve, sinon l'impuissance des enfants à s'autosuggerionner?

Finiissons, aujourd'hui sur une anecdote.

* * *

On sait que le très grave M. De Greeff a écrit en toutes lettres : « Des personnalités honorables de Beauraing certifient qu'il existe dans le village un groupe spirite qui a même un président dont tout le monde connaît le nom, paraît-il. De plus une des familles des voyants serait en relation avec ce groupe ». Il est sous-entendu que M. Voisin a machiné la comédie des apparitions avec le groupe spirite.

Cela me paraissait énorme, et, n'étant ni psychiatre, ni anthropologue, j'avais peine à avaler cette aventure des disciples d'Allan Kardec manigancant des apparitions mariales. Enfin, la lumière est faite. Le « président même du groupe spirite » m'a livré son secret.

Une très honorable personnalité de Beauraing, qui remplit maintenant des fonctions dans la magistrature, avait fondé, de concert avec M. le professeur Deputis — lequel habite maintenant Bruxelles — un petit cercle littéraire et scientifique où l'on devisait de mille et une choses. Le cercle ne résista pas à l'attraction supérieure du jeu de balles. Les deux fondateurs cependant se retrouvèrent pour la mise à la scène d'une revue d'histoire locale dont M. Deputis avait eu l'idée. C'est ainsi que son collaborateur fut amené à composer une poésie, évocatrice des fastes du château de Beauraing, destinée à être déclamée dans la revue. Ne trouvant pas dans la troupe un acteur capable de mettre son poème en valeur, notre poète imagina, non pas de monter sur les planches, mais de descendre dans le trou du souffleur. La commère, installée sur un trépied, éveilla l'Esprit du château par une incantation magique, et de sa mystérieuse cachette l'Esprit, représenté par le poète, lança, sur un ton sépulcral, ses majestueux alexandrins.

Telle fut la première et la seule séance de spiritisme à laquelle assistèrent les Beurinois. Et le héros de la plaisante aventure qui

a donné naissance à une vague rumeur termine ainsi sa révélation : « Il manquait un professeur d'Université (il fait erreur sur ce point) pour dénicher dans cette minuscule supercherie — sur les renseignements précis de gens honorables (sic) la certitude de l'existence d'un cercle spirite. Il n'y en a pas à ma connaissance, il n'y en a jamais eu à Beauraing. Le père Voisin n'a pas pu y puiser l'idée d'une odieuse combinaison. »

Moi, j'admire la sagacité du critique : histoire ou légende, ligne droite ou courbe, Fatima ou Beauraing, qu'importe, tout fait farine au bon moulin de la psychiatrie.

J. SCHYRGENS.

(A suivre.)

Nous avons reçu une lettre du R. P. Bruno, directeur des Etudes carmélitaines, que nous publierons dans notre prochain numéro avec le commentaire de Mgr Schyrgens.

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL 26

Téléphones 313,71 349 70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPÉRATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme

1096

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la
Sauvenière, 83

Siège social : ANVERS
rue d'Arenberg, 19

BRUXELLES
Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRETS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1182

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 63.308.768,16

FONDS SOCIAL : frs 103.308.768,16

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Meir

44, Boulevard du Roguet, 44

Tél. N° 304.30-304.31

Tél. N° 12 44 97 - 12 54 64

SUCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRETS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières : Intérêt 5,50 %

Caisse d'Épargne Intérêts 3,60 % ; 5 % et 5,50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672